

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié par Poirier, Bossé Cie, 1540 rue re-Dame.

Vol. IV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 15 MARS 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 23

## L'ÉCHAFAUD

SECONDE PARTIE DU  
CONDAMNÉ A MORT



..... Des agents de la police se précipitèrent sur Evrard (Page 546)

## L'ÉCHAFAUD

(Seconde partie du *CONDAMNÉ À MORT*, par P. Zaccane)

### I

#### LE BAGNE

Midi venait de sonner.

Le soleil planait sur le port de Toulon, et dardait ses rayons de feu sur les piles de bois et les boulets symétriquement rangés le long des quais.

De distance en distance, à l'ombre des affûts de canons et des obus qui s'élevaient en pyramides, dormaient des groupes d'hommes à figures sinistres, vêtus de casaqucs rouges et le front couvert de bonnets phrygiens.

C'étaient quelques échantillons de la population du bagne.

A quelques pas de chacun de ces groupes un garde-chiourme, le mousqueton en sautoir et un bâton à la main, allait et venait, jetant de temps à autre un regard oblique sur ceux qu'il avait mission de surveiller.

L'activité du port venait de cesser depuis quelques minutes... on n'entendait plus le retentissement du marteau sur les enclumes, les navires en chantier avaient été désertés, et quand par hasard un bruit venait à se faire entendre, c'était le frôlement des chaînes sur les dalles du quai, ou la voix imperieuse du surveillant de la chiourme.

Mais ces bruits étaient rares.

Le soleil était ardent... L'ombre invitait au sommeil et au repos, et presque tous les hommes à casaqucs rouges dormaient varesscusement allongés.

Trois ou quatre seulement s'étaient adossés à une pile de bois.

De ces hommes, l'un était une sorte de grand diable méigre et long, sec et diaphane que, par anti-phrase, ses camarades d'infamie avaient surnommé *Legras* ; le second, celui avec lequel il avait été accouplé, était gros et court, et, comme il lui manquait un œil, on l'avait surnommé *l'Aveugle*. Quant au troisième, il se nommait le *Chafouin*, et avait pour compagnon un de ces êtres insignifiants et passifs qui passent indifférents à travers la vie, et pour lesquels le monde n'existe que là où ils mangent et digèrent.

L'homme important du groupe était évidemment *Legras*, que d'autres appelaient encore le *Squelette*, et c'est lui qui, en ce moment, tenait ses compagnons attentifs.

— Ah ! c'est égal, dit-il en se tournant vers le *Chafouin*, petit bonhomme à tête plate, à l'air maladif et débile, il faut tout de même n'avoir pas de chance, car, si on était libre, il y aurait ce soir un beau coup à faire.

— Quel coup ? dit *l'Aveugle* en relevant le front.

— Tu ne sais donc pas ce qui se passe, toi ? continua *Legras*.

— Ma foi, on ne m'a pas encore montré les journaux, répliqua *l'Aveugle*.

— Il s'agit bien de cela.

— De quoi s'agit-il alors ? que monsieur s'explique.

— Eh bien, tu sauras, *l'Aveugle*, qu'il est arrivé avant-hier, à Toulon, un gros légume anglais un amiral, un général, un lord de l'Amirauté... je ne sais plus ; mais depuis trois jours on met le port sens dessus dessous.

— Pourquoi faire ? interrogea le *Chafouin*.

— Pour recevoir *l'English*, parbleu !

Et qu'est-ce que cela nous fait, à nous ? objecta *l'Aveugle*. *Legras* haussa les épaules.

— Que tu es simple, dit-il avec une compassion dédaigneuse. Ecoute donc et instruis-toi... Ce soir il y a bal à bord du vaisseau amiral que l'on installe à cet effet depuis deux jours. Hier, une escouade a été commandée pour donner un coup de main, afin d'accélérer les préparatifs. et j'ai vu...

— Quoi donc ?

— Ah ! vous avez vécu dans le monde, monsieur *l'Aveugle*, à ce que vous dites ; vous y avez mené grand train, et vous jetiez alors par les fenêtres un argent fou qui ne vous appar-

tenait pas... Eh bien, je réponds, moi, que jamais vous n'avez vu autant de vaisselles plates d'argenterie et de vermeil réunies dans un si petit espace et à la portée de la main... c'est à en donner des éblouissements.

— Et cela t'a tenté ?

— Il n'y a peut-être pas de quoi ! Avec ça qu'au milieu d'un bal... à la faveur du désordre... la nuit... pendant que l'on n'y pense pas, il serait si facile...

Ce fut au tour de *l'Aveugle* à hausser les épaules.

— Toujours le même, dit-il avec ironie... Ces hommes maigres, on dirait que ça ne vit que d'illusions !

— Tu n'y crois pas...

— Et quitter le *tollard*, imbécile, et traverser la cour, passer un costume et revenir à la maison paternelle, ingrat... faudrait avoir le don de se rendre invisible, et tu n'es encore que diaphane... Tiens ! je ne me sais pas tant creusé le cerveau, et cependant j'ai trouvé quelque chose de mieux.

— Dis-tu vrai ?

— Dame !... ça ne vaut pas le gros lot, mais, en revanche, ça ne présente pas de danger.

— Qu'est-ce donc ?

*l'Aveugle* étendit le bras dans la direction d'une pile de bois placée sur le bord extrême du quai, et contre laquelle se tenait assis un homme portant la livrée du bagne.

Un vieillard, les joues creuses, le front sillonné de rides profondes, les bras ballants, l'œil fixe.

Il ne faisait pas un mouvement. Aucun souffle ne soulevait sa poitrine... il avait l'immobilité d'une statue.

C'était un forçat ; mais qu'il était différent des autres !

Sur ce front pâle, aucune audace ; dans cet œil, aucun cynisme. Dans toute cette physionomie, enfin, c'était un abattement navrant, un anéantissement terrible.

Et puis, il y avait deux grosses larmes sur ses joues.

Quel spectre sanglant a-t-il donc vu tout à coup ?

— Mais c'est le *Normand*, dit le *Chafouin* au bout d'un instant.

— Précisément, répondit *l'Aveugle*.

— Ah ! il n'est pas bavard celui-là !... Depuis qu'il est au pré, je n'ai pu lui arracher une parole.

— Oui, compléta *l'Aveugle*, il est toujours pensif comme le voilà, toujours absorbé, toujours retiré, loin de la voie que suivent les visiteurs. Je l'ai observé souvent, vois-tu, et je suis sûr maintenant qu'il cache quelque chose.

— Son innocence, parbleu !

— Non ; mais un trésor peut-être... Plusieurs fois, je l'ai surpris dissimulant un objet qu'il se hâtait de faire disparaître dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— Il faudrait voir.

— Mais comment s'y prendre ?

— Je m'en charge... laissez-moi faire... et cette nuit, j'en réponds, nous aurons son secret.

*l'Aveugle* ne put en dire davantage, car, au moment même où il achevait ces mots, le *Chafouin* exécuta un soubresaut, et comprima avec peine un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ? fit *Legras* en se tournant vers lui.

— Là ! là ! voyez donc, répondit le *Chafouin*.

Et son doigt désignait quelques visiteurs qui venaient de s'arrêter à peu de distance du groupe.

Les trois forçats regardèrent.

Les visiteurs désignés se composaient d'un jeune homme à peine âgé de dix-huit ans, mis avec une certaine élégance sobre et de bon goût, et de deux valets galonnés sur toutes les coutures, qui suivaient à quelques pas.

— Eh bien, quoi !... fit *Legras* ; c'est un Anglais avec ses deux larbins ; qu'est-ce qu'y a là d'étonnant ?

— Vous ne les connaissez donc pas ?

— Le jeune milord ?

— Non, les valets.

*Legras* se fit une visière de sa main gauche, et quelques secondes après, il laissait échapper un geste de profonde stupefaction.

—Mille tonnerres ! s'écria-t-il en reculant contre la pile de bois.

—Tiens ! ça te fait de l'effet aussi... à toi... remarqua le Chafouin.

—Mais ce sont eux...

—Tu y es donc ?

—Philippe.

—Et Champenois.

—Ah ! ça fait plaisir de se revoir.

L'Aveugle ne put s'empêcher de sourire.

—Sans compter, dit-il avec enjouement, que voilà un Anglais qui peut se flatter d'être tombé en bonnes mains.

Le Chafouin remua la tête d'un air mystérieux.

—Oh ! il y a quelque chose là-dessous, dit-il à voix lente et basse.

—Est-ce que tu reconnais aussi le maître ? demanda l'Aveugle.

—On ne sait pas, mais cet Anglais m'a bien l'air de descendre de la place Maubert.

—Diable ! c'est peut-être le ba ! de ce soir qui les attire.

—Tout ça, voyez-vous, continua le Chafouin, c'est de la bande à Evrard.

—Un rude, celui-là !

—Et s'il n'était pas mort...

—Eh bien ! j'en suis pour ce que j'ai dit, interrompit brusquement Legras ; ce qui arrive me confirme dans mon idée, et si nous pouvions faire un tour ce soir au vaisseau-amiral, nous y trouverions de quoi grossir nos petites économies... Qu'en dites-vous ?

Les forçats allaient répondre, mais en ce moment un cri s'éleva à peu de distance et tous les regards se tournèrent aussitôt vers le Normand.

—Qu'est-ce qui lui prend donc ? fit Legras avec un rire cynique.

—Ce serait peut-être le moment d'aller interroger ses poches, répliqua l'Aveugle.

Le Normand venait de s'affaisser sur le quai, et un jeune homme que nul ne connaissait s'obstinait à conserver ses mains dans les siennes, malgré les gardes-chiourmes accourus qui lui ordonnaient de s'éloigner.

—Mais qui êtes-vous donc ? lui demanda enfin un des adjudants, étonné de son insistance.

—Qui je suis ? fit le jeune homme... qui je suis !...

—Répondez !...

—Eh bien... je m'appelle Georges Gauthier, monsieur, et le malheureux qui vient de s'évanouir à ma vue, c'est mon père !

## II

### LE PÈRE ET LE FILS

Georges avait prononcé ces mots sans que la rougeur montât à son front, sans que le frémissement de la honte crispât ses membres.

Dans l'accent de sa voix, il y avait comme un orgueil révolté ; le malheureux savait bien, lui, que, sous la livrée d'infamie qu'il portait, son père avait conservé intact l'honneur des anciens jours !

Il fallait, d'ailleurs, que le sentiment qui l'animait fût bien puissant, car, à peine eut-il fait connaître les liens sacrés qui l'unissaient à l'homme qui était là, évanoui, sur les dalles du quai, qu'un murmure sympathique s'éleva du rang des spectateurs, et que chacun se recula par un mouvement de respect autant que d'étonnement.

—Mon père ! mon père ! supplia Georges, en secouant avec force les mains au forçat.

Ce dernier rouvrit les yeux, et arrêta son regard sur son fils.

Il eut une lueur de joie.

Lueur bien vite éteinte, quand il aperçut, rangées à quelques pas de lui, les casaques rouges du bagne.

Alors, il prit sa tête dans ses mains, et poussa un cri douloureux.

—Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ? balbutia-t-il douloureusement.

—J'ai dit à ces hommes que vous étiez mon père, répondit Georges d'une voix ferme.

—Tais-toi ! tais-toi !

—Et pourquoi donc ?

—Mais c'est la Lonte.

—N'êtes-vous pas innocent !

—Qui le croit ?

—Moi, mon père ; moi, qui ai consacré ma vie à votre réhabilitation, et qui l'obtiendrai, je vous en réponds !...

Le vieillard remua tristement la tête.

—Pauvre enfant ! dit-il d'un accent brisé, tu entreprends là une tâche où tu useras tes forces, ta considération et ton bonheur même.

—Qu'importe, si je réussis.

—Mais tu ne réussiras pas !

—Ah ! c'est calomnier les hommes que de douter ! c'est nier Dieu ! mon père, je crois à la justice humaine comme j'ai foi en la bonté divine...

Le vieillard prit la main de son fils et l'entraîna de quelques pas ; puis, jetant un regard soupçonneux autour de lui :

—J'ai à te parler, reprit-il à voix basse ; écoute. Depuis que je ne t'ai vu, j'ai été l'objet d'attentions mystérieuses dont jusqu'ici j'ai cherché vainement la cause.

—Quelles attentions ? demanda Georges.

—On m'a adressé plusieurs lettres, accompagnées de petites sommes d'argent.

—Qui vous les envoyait ?

—Je l'ignore.

—Elles n'étaient donc pas signées ?

—Non ; seulement, la dernière contenait une proposition étrange...

—Laquelle ?

—On me proposait de fuir !

—C'était un piège peut-être...

—Je l'ai pensé comme toi... Et pourtant... le ton dont ces lettres étaient écrites... les sentiments qu'elles exprimaient... tout jusqu'à l'écriture même, semblait éloigner une pareille supposition... et alors j'ai pensé à la seule personne... qui pouvait avoir gardé quelque pitié de moi.

—Armande, n'est-ce pas ?

—C'est cela.

—Ah ! détrompez-vous, mon père, c'est impossible... Je connais le cœur d'Armande, et jamais une pareille proposition ne serait venue à sa pensée.

Le vieillard allait répondre, mais à ce moment même le garde-chiourme donna le signal de la reprise des travaux, et le père et le fils comprirent que l'heure de la séparation était venue.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Adieu ! adieu ! dit le vieillard avec un sanglot mal étouffé.

—Non, pas adieu, répondit Georges, mais au revoir... à bientôt.

—O mon enfant, que Dieu te récompense pour ton dévouement !

—Je ne lui demande que votre réhabilitation.

Le forçat leva les yeux au ciel.

—Ah ! j'ai eu déjà bien des pensées de suicide, dit-il avec amertume.

Georges frissonna, et son regard devint tout à coup sévère.

—Voilà une mauvaise parole, mon père, dit-il à voix lente.

—Mais abrégé ma vie, c'est abrégé tes souffrances.

—Me suis-je plaint jamais ?...

—Qui dit cela ?

—Ai-je trouvé le fardeau trop lourd ?

—Non, non ; tu as été courageux, résigné... sublime !...

—Eh bien ! laissez-moi poursuivre mon œuvre, mon père, conclut Georges d'un ton ferme et net qui n'excluait pas l'émotion, et quand j'aurai épuisé toutes mes ressources, que j'aurai épuisé toutes mes forces, qu'il me sera bien prouvé que

tout espoir est perdu, alors, je viendrai vers vous, le cœur résolu, l'esprit décidé, et ce jour-là, mon père, nous irons tous les deux, la main dans la main, nous présenter au tribunal de Dieu, qui nous jugera...

Le vieillard ne répondit pas.

On venait de l'appeler de nouveau et il s'éloigna en sanglotant.

Quant à Georges, il s'était assis sur la pile de bois et cherchait à maîtriser l'émotion qui débordait de son cœur.

Il y avait à peine quelques minutes que la solitude et le silence s'étaient faits autour de lui, quand il se sentit toucher à l'épaule.

Il se retourna vivement, et aperçut un homme que, dans le premier moment, il eut quelque peine à reconnaître.

— Vous ne me remettez pas, monsieur Gauthier ? dit l'inconnu en s'inclinant.

— N'est-ce pas avec vous, monsieur, répondit Georges, au bout d'un instant, que j'ai voyagé de Paris à Fontainebleau ?

— Précisément.

— Sir Balcam, alors ?

— Moi-même.

— Vous êtes donc à Toulon ?

— Depuis hier.

— Et vous visitez le port ?

— Je visite le port, parce que je savais vous y rencontrer.

— Comment ?

— Ne vous étonnez pas de cela, monsieur Gauthier, car je ne suis venu à Toulon que pour causer avec vous.

— A quel propos ?

— Je vous l'expliquerai... mais pas ici.

— Quelles raisons ?...

— J'en ai d'excellentes ; et puis, j'ai choisi pour vous et pour moi un lieu préférable de rendez-vous.

— Puis-je savoir, au moins ?...

— Nous nous verrons ce soir, si vous le voulez bien, au bal qui se donne à bord du vaisseau-amiral.

— Au bal, dites-vous, repartit Georges, mais je ne compte pas y aller.

— Peut-être, fit sir Balcam, si surtout je vous assure que vous rencontrerez une personne que vous cherchez.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne seriez-vous pas bien aise de passer quelques instants avec mademoiselle Armande de Lançon ?

— Elle y sera ?... demanda Georges avec empressement.

— J'en ai la certitude.

— Mais je ne puis me présenter à ce bal sans être invité, et je ne connais personne à Toulon.

— J'ai prévu ces difficultés, et j'ai obtenu pour vous l'invitation que voici.

Et sir Balcam tendit à son interlocuteur une lettre, émanant de la préfecture maritime, et qui lui était adressée.

Il demeura stupéfait.

— Encore une fois, ajouta sir Balcam, ne vous étonnez de rien en ce moment. Ce soir, ou dans quelques jours, ce qui peut vous paraître obscur et étrange vous sera expliqué, et j'espère qu'alors vous me remercirez de mon intervention. Acceptez-vous ?

Georges parut prendre une résolution soudaine.

— Au fait, dit-il, et quoique j'ignore quel but vous poursuivez, je ne veux pas refuser cette chance qui m'est offerte.

— Alors, vous viendrez ? dit Balcam.

— Oui, monsieur.

— A ce soir, alors !

— A ce soir... à ce soir.

### III

#### LE BAL FLOTTANT

Ainsi que l'avait dit l'Aveugle, la marine française offrait ce soir-là une fête splendide à l'un des plus illustres représentants de l'amirauté anglaise.

Quand Georges arriva au bal, une foule compacte emplissait

déjà la salle, et c'est avec peine qu'il parvint à se frayer un chemin jusqu'à la galerie qu'occupaient les danseuses.

Mais, tout d'abord ébloui par la confusion des lumières et presque enivré par les parfums bizarres et pénétrants qui se dégagent d'une pareille réunion, quoiqu'il ne sût de quel côté diriger ses pas, cependant, par un de ces instincts que Dieu met au cœur des amoureux, il devina bientôt que celle qu'il cherchait se trouvait là, près de lui, et à travers les mille regards qui scintillaient à la clarté des lustres, il reconnut le regard d'Armande.

Cinq minutes après, il était assis à côté de mademoiselle de Lançon, et dans le sourire qui l'accueillit, il comprit tout de suite qu'il n'avait pas cessé d'être aimé.

— Voilà donc pourquoi j'étais si heureuse toute la journée, dit Armande en tendant la main au jeune homme : j'avais le pressentiment que je vous verrais aujourd'hui.

— Vous ne m'avez pas oublié, fit Georges attendri, vous pensez toujours à moi...

— N'en doutez pas.

— J'ai été si malheureux depuis que je ne vous ai vue.

— J'ai tout appris.

— Ah ! mon père est innocent, Armande ; il n'a pas cessé d'être un honnête homme... et...

— Ne me faites pas l'injure de le défendre devant moi, mon ami. Je connais votre père, je l'estime, je le révère, et le sentiment que je vous ai voué n'a pas été altéré un instant par le malheur qui l'a frappé.

Georges s'oublia jusqu'à serrer les mains de la jeune fille. Il ne songeait plus au bal ni à la foule : il se croyait loin du monde, seul, perdu dans quelque rêve avec Armande.

Le sentiment de la réalité ne tarda pas à lui revenir.

— Pardon, pardon, dit-il tout à coup, j'abuse de votre bonté, et si votre père nous surprenait...

Armande sourit.

— Ne craignez rien, répondit-elle, mon père est fort occupé en ce moment, il poursuit une entreprise considérable et ne quittera pas beaucoup le préfet cette nuit.

— Alors, je puis rester près de vous ?

— Oui, Georges, et avec d'autant plus de raison que vous devez avoir bien des choses à m'apprendre.

— Des choses tristes, je vous assure...

— N'avez-vous plus d'espoir ?

— Je ne sais... Il y avait un homme qui pouvait sauver mon père, et cet homme m'a impitoyablement repoussé.

— Sur qui comptez-vous alors ?...

— Cet homme a une fille, Armande, et ce que le père a refusé, j'espère que la fille me l'accordera.

— Vous l'avez vue ?

— Une fois seulement.

— Et vous ne l'avez pas rencontrée depuis ?

— Jamais.

— Enfin, elle vous a promis...

— Elle ne m'a rien promis.

Armande regarda Georges avec un étonnement douloureux.

— Pauvre ami, dit-elle d'un ton de compassion, le désespoir vous égare ; vous vivez avec des chimères, et je crains bien...

— Oui, vous avez raison, Armande, interrompit Georges, c'est insensé. — Je le sais bien, — mais que voulez-vous ? — Sans que je puisse dire pourquoi, j'ai confiance en elle, et il me semble qu'elle nous sauvera.

— Quelle idée !

— Si vous la connaissiez... vous partageriez ma confiance.

— Mais où est-elle ?

— Je l'ignore.

— Au moins savez-vous où la rencontrer ?

Georges ne répondit pas, un grand mouvement, suivi d'un long murmure, venait de se produire dans le bal.

Tous les regards s'étaient tournés du même côté, des chuchotements parcouraient tous les rangs, et la foule s'écartait, avec un sentiment d'admiration, devant deux femmes qui venaient d'entrer.

L'une de ces femmes pouvait avoir trente-cinq ans ; elle était mise avec un luxe prodigieux, et portait au cou, aux épaules et dans les cheveux, une profusion de diamants à rendre jaloux un nabab.

Celle qui l'accompagnait avait seize ans au plus, elle était plus belle qu'aucune des jeunes filles du bal, et la simplicité charmante de sa mise semblait encore ajouter à sa beauté.

Armande comme toutes les personnes présentes, ne regarda que les diamants ; mais la vue de ces deux femmes communiqua à Georges un sentiment bien différent.

Il pâlit, demeura immobile et glacé à sa place, et porta ses deux mains à ses lèvres pour étouffer un cri de stupeur près de lui échapper.

—Qu'avez-vous ? demanda Armande en remarquant tout à coup la pâleur qui couvrait ses traits.

—Moi ! balbutia Georges... mais je n'ai rien, absolument rien.

—Cependant vous êtes pâle, —votre main tremble. Ah ! répondez ; qu'avez-vous ?

—Vous voulez le savoir ?

—Je vous en prie.

—Vous allez penser encore que la douleur m'égaré... que je deviens insensé... mais la jeune fille qui vient d'entrer là tout à l'heure...

—Achevez !

—C'est la fille d'Evrard !

—Que dites-vous ?

—C'est elle, vous dis-je ; j'en suis sûr... je ne puis me tromper... Croyez-moi !

Armande eut un sourire d'incrédulité.

—Et le moyen de vous croire ? répondit-elle ; comment cette fille se trouverait-elle ici ? Pourquoi serait-elle venue à ce bal, à l'aide de quelle audacieuse supercherie aurait-elle pu se faire admettre dans une société dont tout l'éloigne et la repousse ? Georges se tut.

Il comprenait qu'il serait imprudent d'insister davantage, et l'intérêt de Blanchette lui commandait d'agir avec une extrême prudence.

Pour lui cependant le doute n'était pas permis, car, dans la femme qui accompagnait Blanchette, il venait également de reconnaître la Louve.

## IV

## DANS L'ENTREPONT.

Blanchette était belle, avons-nous dit, mais il ne fallait pas un œil bien exercé pour deviner, sous la pâleur mate de son front et de ses joues, une mélancolie qui semblait comme le reflet d'une inquiétude ou d'un trouble profond.

Et, tandis que la Louve promenait sur cette foule parée qui l'entourait un regard où brûlaient toutes les ardeurs de mille passions longtemps contenues, la jeune enfant passait modeste et résignée, s'effaçant le plus qu'elle pouvait, ne se doutant pas, à coup sûr, de l'admiration que sa beauté éveillait sur ses pas.

Georges la suivait avidement de l'œil et, plus il la voyait calme et indifférente, plus il s'épouvantait du mystère qu'il soupçonnait sous son apparente tranquillité.

Il ne pouvait croire ni à tant d'audace, ni à tant d'ignorance, et il se demandait avec terreur quel sentiment animait cette enfant vers laquelle, en dépit de ses appréhensions, l'attirait un charme inconnu.

Tout à coup Blanchette se rapprocha de la Louve.

Elle venait d'apercevoir Georges, et elle s'était prise à trembler.

—Il est là ! dit-elle à voix émue et basse.

La Louve suivit la direction de son regard.

—En effet, répondit-elle aussitôt ; et, à côté de lui, est assise mademoiselle de Lançon.

—Comme elle est jolie !...

—Es-tu toujours décidée ?

J'ai peur.

—De quoi ?

—De toi !...

La Louve haussa les épaules.

—Voyons, dit-elle avec un peu d'impatience, ce se it là des enfantillages, et il y a des intérêts graves qu'il ne faut pas compromettre. J'ai fait déjà plus que je n'aurais dû faire, et quoique la démarche dans laquelle je me suis laissé entraîner, ne soit pas sans danger, je n'ai pas voulu te refuser ! Désires-tu lui parler ?

—Oui ! oui !

—Qu'as-tu à lui dire ?

—Ne m'interrogez pas.

—Toujours les mêmes réticences... le même mystère.

—Je vous expliquerai tout cela... mais plus tard... quand je l'aurai vu.

—Prends garde au moins à ce que tu vas dire.

—Soyez sans crainte.

—Viens donc... viens.

La Louve voulut entraîner Blanchette. Celle-ci résista.

—Oh ! pas ici, devant tout ce monde, dit-elle avec un commencement d'effroi ; pas devant elle, surtout.

—Où veux-tu donc aller ?

—Ne m'avez-vous pas parlé de la batterie où je pourrais le voir seul.

—Tu as raison... Suis-moi, je vais te montrer le chemin.

—Mais, lui ? fit Blanchette avec une dernière hésitation.

—Lui ! répondit la Louve, regarde ! il t'a vue aussi, il veut te parler et viens de ce côté. Ne perdons pas de temps.

Georges s'était levé de sa place, ainsi que l'avait observé la Louve, il avait quitté Armande, et se dirigeait vers les deux femmes.

A cette vue, Blanchette parut prendre une résolution soudaine.

—Soit ! dit-elle avec force... Mais ne m'accompagnez pas, j'irai seule l'attendre ; car ce que j'ai à lui confier ne peut être entendue que par lui.

—Tu le veux ?

—Je vous en prie.

La Louve la suivit quelques pas encore et s'arrêta aux premières marches de l'escalier qui conduisait à la batterie.

Mais comme elle adressait à Blanchette un dernier geste d'encouragement, elle vit avec surprise un homme venir se placer à ses côtés et la regarder avec attention.

Elle fronça le sourcil pendant que l'homme s'inclinait.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il d'un ton respectueux, serait-il indiscret de solliciter de vous quelques minutes d'entretien ?

—De moi, monsieur, fit la Louve étonnée ; mais je ne vous connais pas.

—Je m'appelle sir Balcan.

—Et que me voulez-vous ?

—Si je ne me trompe pas... vous êtes arrivée tout à l'heure en compagnie d'un homme que je ne connais pas, et qui s'appelle, dit-on, sir Morton.

—En effet, répondit la Louve, en observant son interlocuteur.

—Eh bien ! c'est au sujet de cet homme que je désire avoir quelques renseignements.

—Mais je ne sais...

—Je m'empresse d'ajouter que j'arrive de Londres, et que je suis chargé par un personnage important d'une mission délicate et secrète dont le véritable sir Morton seul doit avoir communication.

La Louve se tut... elle était devenue tout à coup pensive, et son regard, qui s'attachait à sir Balcan, semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

Cependant Blanchette était descendue dans la batterie, et, à mesure qu'elle avançait, la résolution à laquelle elle s'était arrêtée avait pris plus de force et d'accentuation.

Instinctivement, elle comprenait qu'autour d'elle s'ourdisaient des trames mystérieuses... De quelque côté qu'elle tournât ses regards, ou tendit l'oreille, elle entendait sourdre des

passions ténébreuses ; certes, elle aimait toujours son père, et c'était encore son pur amour, son unique pensée, et pourtant, depuis quelques jours, à certaines heures de la nuit, cette question : *QUEL EST MON PÈRE ?* se dressait souvent comme un fantôme devant son esprit épouvanté.

Elle avait atteint l'extrémité de l'entrepont ; là, avait été dessiné une sorte de retrait charmant, formé de drapaux entre-mêlés, éloigné des bruits du bal, et d'où l'on n'entendait, à travers les sabords ouverts, que le clapotement monotone des flots contre la muraille du vaisseau.

Blanchette s'assit, s'accouda sur l'oreiller du divan, et laissa tomber sa tête sur sa main...

Elle était émue et troublée.

C'était sa vie qui allait se jouer dans un moment. Mais elle se sentait forte et ne tremblait plus.

Au bout de cinq minutes, un bruit de pas se fit entendre. Tout son être tressaillit ; un dernier frisson courut sur ses épaules et elle leva les yeux...

Georges était devant elle.

V

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, mademoiselle, dit Georges, après un moment d'hésitation, de venir ainsi troubler votre solitude ? Mais j'ai voulu savoir...

Un triste sourire effleura les lèvres de Blanchette, et elle indiqua à Georges une place à côté d'elle.

— Ma présence ici a droit de vous étonner, en effet, répondit-elle ; mais peut-être vous étonnerai-je davantage encore, quand je vous aurai dit que vous n'êtes pas étranger à la détermination qui m'a conduite à ce bal.

— Moi ! fit Georges.

— Oui, vous, monsieur.

— Comment avez-vous su que je serais à un bal auquel je ne devais pas assister ?

— Je n'étais pas sûre, en effet, de vous y rencontrer, répondit simplement Blanchette, mais je savais que mademoiselle de Lançon y serait.

— Armande !

— Si je ne vous avais pas rencontré, c'est à elle que je me serais adressée.

— Mais quel intérêt...

— Vous le devinerez sans que je vous le dise.

— J'avoue que je ne comprends pas.

Blanchette posa sa main pâle sur son front, et chercha à dominer son émotion.

— Nous n'avons que peu d'instant à rester ensemble, reprit-elle bientôt, et c'est peut-être la dernière fois que je vous vois. Je veux donc vous parler avec une entière franchise, afin que vous me connaissiez tout entière, et que vous n'emportiez de moi aucun souvenir pénible.

— Mais je ne me souviens que d'une chose, répondit Georges, et je n'oublierai jamais que je vous ai dû la vie.

Blanchette remua doucement la tête.

— Moi, dit-elle, je me souviens qu'un jour, je vous ai rencontré, et que ce jour vous m'avez parlé de votre père.

— Eh bien ?

— Il était malheureux, et vous m'assuriez qu'un homme que je connais, pourrait d'un mot le rendre à la liberté et à l'honneur.

— Et je le répète !

— Eh bien ! nommez-moi cet homme, monsieur Georges, et si j'ai quelque empire sur lui, je ferai tout ce que vous désirez que je fasse. Si vous pensez que je puisse obtenir quelque chose de lui.

— Tout, Blanchette, tout ce que vous lui demanderez ; car il vous aime, et ne peut rien vous refuser.

Blanchette ferma un moment les yeux et croisa les bras sur son cœur.

— C'est mon père, n'est-ce pas ? dit-elle tout à coup d'une voix tremblante.

— Lui-même, répondit Georges.

— Mais il ne sait pas qu'un mot de lui peut sauver un innocent ?

— Il le sait, au contraire.

— Et il refuse de dire ce mot ?

— Jusqu'à présent, du moins... il m'a obstinément repoussé...

— Pourquoi cela ?...

— Je l'ignore.

— Ah ! mon père est bon cependant... C'est une nature droite, et un cœur loyal... chez lequel je n'ai jamais surpris un sentiment mauvais ou cruel... C'est un honnête homme, enfin... Vous le savez comme moi... vous, monsieur Georges.

En parlant ainsi, Blanchette n'affirmait pas ; elle interrogeait !

Mais le jeune homme n'avait pas bougé, et gardait le silence.

— Pauvre Blanchette ! murmura Georges d'une voix émue.

— Vous me plaignez ! dit la jeune fille.

— Et qui ne vous plaindrait, à vous voir si jeune et déjà malheureuse ?... Pourquoi ne prenez-vous pas un parti énergique ?

— Lequel ?

— Pourquoi ne rompez-vous pas avec cette vie que vous menez, avec ce monde au milieu duquel vous vivez ?

— Quelle vie ! quel monde ! répéta impétueusement Blanchette.

— Tenez... voulez-vous avoir confiance en moi ?

— Vous le demandez...

— Je ne vous ai vu qu'une fois, je vous connais à peine, et cependant je me sens attiré vers vous par une force inconnue ; si j'avais eu une sœur, Blanchette, c'est comme vous que je l'aurais rêvée.

— Mon Dieu !

— Vous ne m'en voudrez pas de ce que je vais vous dire ?

— Parlez ! oh ! parlez !

— Vous devez vous rappeler le jour où je vous ai vue pour la première fois ?

— Si je me le rappelle !...

— C'était un bouge... Il y avait là deux hommes sinistres... leurs couteaux étaient levés sur ma poitrine... et à côté se tenait une femme que l'on appelait la Louve.

— Je m'en souviens ! je m'en souviens !

— Eh bien, la Louve est ici ce soir. Savez-vous ce qu'elle y vient faire ?

— Je l'ignore.

— Les hommes du bouge y sont également. Et connaissez-vous le but mystérieux qu'ils poursuivent ?

Blanchette écoutait, et sa poitrine se soulevait avec force, pendant qu'une pâleur mortelle se répandait sur ses traits.

Ce n'était pas à la Louve qu'elle pensait en ce moment ; ce n'était pas non plus vers les hommes du bouge que se reportait son souvenir.

Elle se demandait avec un frisson involontaire, pourquoi Georges n'avait pas prononcé encore le nom de son père !...

Elle leva vers lui un visage inquiet et troublé ; mais au moment où elle allait lui adresser une dernière question à laquelle elle comprenait que toute sa vie était suspendue, des pas précipités se firent entendre dans la batterie, et presque aussitôt la Louve, les traits altérés, les sourcils contractés, le geste fébrile se précipita vers Blanchette.

— Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ? s'écria cette dernière, que les paroles de Georges avaient disposée à l'épouvante.

— Tais-toi ! tais-toi ! répondit la Louve.

VI

LE REVENANT

Georges venait de s'éloigner par discrétion.

Blanchette se tourna vivement vers la Louve, et lui prit les mains.

— Voyons, dit-elle à voix rapide, nous voici seules maintenant... parlez... que se passe-t-il, d'où vient votre émotion... pourquoi aviez-vous peur de parler devant lui ?

La Louve prêtait l'oreille.

—Ce n'est rien, sans doute, répondit-elle d'un ton préoccupé, mais il se passe quelque chose d'extraordinaire.

—Qu'avez-vous à redouter ?

—Je ne sais.

—Vous courez donc quelque danger ?

—Peut-être.

—Ah ! par pitié, expliquez-vous alors... vous m'effrayez. Tenez, je sens qu'un mystère terrible m'enveloppe. Malgré moi, je tremble et je frémis. Pour Dieu, ne me laissez pas plus longtemps dans cette cruelle incertitude.

—Eh ! que veux-tu que je te dise ? répliqua la Louve un peu brusquement.

—Tout, je veux tout savoir.

—N'as-tu donc rien deviné ?

—Quoi?... quoi?...

—Evrard a eu tort aussi.

—Quel tort ?

—Il aurait dû te dire...

—Achevez...

La Louve eut un geste d'impatience.

—Rien ! rien ! dit-elle aussitôt. C'est impossible ; en ce moment, du moins ; mais je parlerai à ton père... et demain... il le faut... tu sauras tout...

—Ainsi, vous vous taisez ? dit Blanchette, dont le cœur battait avec violence.

—A cette heure, nous n'avons qu'une chose à faire, et c'est de nous éloigner.

—Partir !...

—Il le faut...

—Qui vous y oblige ?

—Écoutez. Il y a dans ce bal un homme qui m'a dit des choses étranges.

—Quel est cet homme ?

—Je l'ignore.

—En quoi sa présence peut-elle être pour vous un motif de crainte ?

—Eh ! s'il ne s'agissait que de moi !... répliqua la Louve, mais cet homme m'a parlé d'Evrard.

—De mon père ?

—Il semble n'être venu ici que pour l'épicer.

—Il le connaît ?

—J'en ai peur.

—Mon père court donc quelque danger ?

La Louve eut un sourire contraint.

—Non, tu as raison, répondit-elle, il n'a rien à craindre, lui ; et pourtant, crois-moi, il n'est pas prudent qu'il reste plus longtemps... Viens ! viens !

—Vous le voulez ?

—Demain, quand tout te sera expliqué, tu me remercieras de ce que je fais aujourd'hui.

Blanchette n'opposa plus d'objections ; elle était désormais résignée, et déjà même elle se disposait à partir quand la Louve l'arrêta tout à coup par un geste impérieux.

—Qu'est-ce donc ? demanda Blanchette.

—Tais-toi ! écoute !... fit la Louve.

Et son doigt se dirigeait vers un des sabords du bâtiment. Les deux femmes firent silence.

Et alors elles entendirent un bruit singulier... quelque chose comme le grincement d'ongles crispés sur la muraille du vaisseau, et à travers le murmure de la lame inerte, le souffle haletant, mais contenu, de deux poitrines humaines venait jusqu'à elles.

Blanchette eut peur, et se rapprocha instantanément de la Louve.

—Qu'est-ce que cela ?... dit-elle palpitante.

La Louve voulut l'entraîner, mais à ce moment même, deux hommes, vêtus de costumes de matelots, pieds nus et tête nue, se précipitèrent dans la batterie et vinrent leur couper la retraite.

Blanchette se laissa tomber plus morte que vive sur un divan et poussa un cri d'épouvante.

L'un des deux hommes courut à elle et lui appliqua sur les lèvres sa main robuste et ferme.

—Là ! là ! ma belle enfant, dit-il, avec un enjouement que tempérait l'éclat sinistre de son regard, je comprends qu'on ne soit pas maître d'un premier mouvement, mais nous avons eu assez de mal pour arriver jusqu'ici, et nous ne voulons pas nous en aller avant d'avoir fait un petit tour à l'office. Vous comprenez...

Puis, se retournant vers son compagnon :

—Où est donc l'Aveugle ? ajouta-t-il d'un ton brusque.

—Faut croire qu'il a pris le chemin le plus court, reprit l'autre.

—Nous sommes donc à l'avant, ici ?

—Dame ! il paraît, père Legras.

Cependant, la Louve n'avait ni fait un geste, ni prononcé une parole. Elle s'était contentée d'observer cette scène sans y prendre part, et affectait même de conserver un sang-froid et un calme qui n'étaient peut-être pas tout à fait dans son cœur.

Legras venait d'abandonner Blanchette, quand son regard se tourna tout à coup de son côté.

Il en resta comme ébloui.

—Oh ! oh ! dit-il en clignant de l'œil à son compagnon, voilà un petit écerin comme tu n'en as pas dû voir souvent chez Fontana.

—Ça n'en fait loucher, quoi ! approuva l'autre.

—Une idée, Rigolo.

—Je vous écoute, patron.

—Si au lieu d'aller à la recherche de la vaisselle plate, nous nous contentions des diamants de madame ?

—Ça serait moins dangereux et j'estime que ça rapporterait davantage.

—Alors tu m'approuves ?

—Je n'ai rien de mieux à faire, patron.

—Eh bien, allons-y gaiement. Et si ces dames se permettent quelques murmures indiscrets, on leur apprendra comment on tue les poulettes sans les faire crier.

Ce colloque, grotesque et sinistre à la fois, avait duré moins de temps qu'il n'en faut pour le lire.

Mais à peine eut-il cessé, que Legras se précipitait sur la Louve interdite, dans le but de paralyser ses mouvements, pendant que son compagnon s'occupait de la dévaliser.

Déjà ce dernier avait brisé le fil de soie qui retenait les perles rares de son collier ; il allait passer aux boucles d'oreilles, dont l'éclat chatoyant l'avait surtout attiré, lorsque tout à coup une main puissante le saisit rudement au collet, et qu'un coup de poing, aussi brusque qu'énergiquement appliqué en pleine poitrine, l'envoya rouler à trois pas sur le pont de la batterie.

A cette intervention inattendue, Legras avait lui-même lâché prise et tiré son couteau de sa poche.

—Mille millions de ton terres ! cria-t-il en se mettant sur la défensive... c'est donc ainsi que ça se joue ! Eh bien ! à nous deux !

Cependant Blanchette avait reconnu son père dans celui qui venait d'intervenir, et elle s'était jetée éperdue dans ses bras.

Evrard se débarrassa doucement de son étreinte et marcha d'un pas résolu vers Legras.

—Imbécile ! dit-il alors, remercie-moi bien plutôt d'être arrivé à temps, car sans moi vous étiez pincés.

—Qu'est-ce à dire ?

—C'est-à-dire, que l'Aveugle vient d'être arrêté au moment où il effarouchait quelques couverts, et que l'on est à votre recherche.

—Mais qui es-tu donc ?

—Regarde-moi.

Le forçat fit un mouvement.

—Non ! non ! dit-il avec une sorte d'effroi, Evrard est mort... ce n'est pas toi ?

Evrard haussa les épaules.

—Allons, dépêche-toi de filer, interrompit-il, et si tout se passe bien... dans quelques jours j'irai te voir.

Legras n'en demanda pas davantage; il comprenait qu'il n'avait pas une minute à perdre, et quelques secondes après, il fuyait avec son compagnon.

Evrard les regarda un instant s'éloigner par l'étroite ouverture du sabord, et quand il les eut vus disparaître dans la nuit, il revint en toute hâte vers Blanchette.

Seulement, comme il arrivait près d'elle, il se prit à tressaillir en apercevant un homme qui l'attendait debout à ses côtés.

Cet homme était sir Balcam.

## VII

—Encore vous! s'écria Evrard en lui jetant un regard de menace.

—Moi-même, répondit sir Balcam, et je me félicite de vous avoir suivi jusqu'ici, puisque j'ai pu être témoin de la manière vigoureuse dont vous vous êtes débarrassé de deux gredins fort dangereux.

Evrard fronça le sourcil.

—Au fait, voilà près d'une heure que vous me marchez sur les talons, et je ne serais pas fâché de savoir enfin...

—Quoi donc?

—Ce que vous me voulez, parbleu!

—Mon intention est bien de vous le dire... mais avant d'en venir aux confidences, il m'importait de connaître l'homme auquel j'allais avoir affaire.

—C'est pour cela que vous m'aviez épié?

—Précisément.

—Et vous êtes satisfait?

—Je n'ai rien à apprendre.

Evrard saisit énergiquement le bras de sir Balcam et le serra entre ses doigts, comme dans un étou.

—Eh bien! dit-il d'une voix fortement accentuée, c'est là ce qui vous trompe, mon bonhomme, car il vous reste encore à savoir que je ne suis pas d'humeur à supporter votre espionnage.

Sir Balcam se dégagera tranquillement de l'étreinte d'Evrard.

—Vous êtes un homme énergique, dit-il sans se départir de son sang-froid; mais, ici, l'énergie n'est pas nécessaire, car, je le répète, je sais à quoi m'en tenir sur votre compte... Je cherchais un homme solide, éprouvé, et je suis heureux de l'avoir trouvé en vous.

—Voyons, encore une fois, que me voulez-vous? dit Evrard, qui n'était plus maître de lui.

Sir Balcam entraîna Evrard dans un coin de la batterie.

—Vous vous appelez sir Morton, reprit-il aussitôt d'une voix brève, et vous êtes venu de Londres à Paris, chargé d'une mission secrète par milady Curran.

Evrard regarda son interlocuteur et chercha à deviner s'il disait bien toute sa pensée, ou si la question qu'il lui adressait n'était pas un piège dans lequel il voulait le faire tomber.

Sir Balcam resta impénétrable.

—Vous hésitez à répondre?

—C'est que je ne sais si je dois...

—Cependant vous êtes bien sir Morton?

—Sans doute.

—C'est bien vous que milady Curran a envoyé à Paris?

—Parfaitement.

—Enfin, c'est en votre possession que se trouvent des papiers qu'elle vous a remis à votre départ?

—En effet...

Sir Balcam s'inclina.

—Je vous remercie, monsieur, dit-il d'un ton plus grave, et maintenant, je vous prierai de vouloir bien m'accorder une heure d'entretien, dans la journée de demain.

—De quoi s'agit-il donc?

—Oh! de peu de chose. Il s'agit pour vous de gagner une somme d'un million.

—Hein! fit Evrard avec un soubresaut... Vous avez dit... un million!

—N'est-ce pas assez?

—Et c'est à sir Morton que vous compterez cette somme?

—A sir Morton, répondit sir Balcam, ou à la personne qui pourra le remplacer dans ce que nous attendions de lui...

Puis, saluant gracieusement son interlocuteur, il ajouta:

—Demain, monsieur, vers midi, je me présenterai à votre hôtel. J'espère bien que vous voudrez bien m'y recevoir.

—Certainement... certainement, monsieur... Comment donc!...

Et Evrard accompagna obséquieusement sir Balcam, qui se retirait à pas rapides.

—Un million! un million! balbutia-t-il, ébloui. Voilà qui ferait une fameuse dot à ma petite Blanchette.

Il s'arrêta court... Blanchette était devant lui... l'attitude accablée, le regard morne, les joues livides...

—Eh bien! eh bien!... fit Evrard avec un serrement de cœur, est-ce que tu souffres, petite?

—Moi!... non, mon père... répondit Blanchette d'une voix triste.

—Veux-tu que nous partions?

—J'allais vous le demander.

—Comme cela se trouve! Hâtons-nous, alors... Si tu savais... J'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre...

—Vraiment! Que vous est-il donc arrivé?

—Je t'expliquerai cela demain.

—C'est que, moi aussi, mon père, il faut que je vous parle.

—Eh bien! rentrons à l'hôtel, tu dois être fatiguée. J'ai voulu te faire voir cette fête... j'ai eu tort peut-être... tu n'es pas forte... et demain, ma petite Blanchette sera toute pâle.

Blanchette ne répondit pas. Elle prit le bras de son père, s'éloigna suivie de la Louve, et en peu de temps ils eurent gagné leur hôtel.

Quand Evrard eut conduit son enfant dans sa chambre, il voulut l'embrasser et la laisser se livrer au repos; mais Blanchette le retint d'une main décidée et le força à s'asseoir près d'elle.

—Non, dit-elle, ne vous retirez pas encore, car ce que j'ai à vous dire est grave et ne saurait être remis davantage...

—Tu m'effrayes, ma pauvre enfant... Qu'as-tu donc à me confier?...

—Il s'agit d'une chose dont dépend le bonheur de toute ma vie.

—Ton bonheur! dis-tu, s'écria Evrard; le bonheur de ma petite Blanchette! Ah! parle vite alors... explique-toi... Mais non, ajouta-t-il tout à coup en se frappant le front, je vois ce que c'est... je devine tout. Regarde-moi... là, bien en face. Je gage que c'est notre petit cœur qui est malade.

—Mon père! balbutia Blanchette en baissant les yeux.

—J'ai deviné, n'est-ce pas?

—C'est vrai.

—Tu aimes quelqu'un!

—Oui, mon père.

—Eh bien! où est le mal? Voyons, ne tremble pas... Nous sommes assez belle pour inspirer un sérieux et profond amour. Pauvre chère âme... la voilà émue et triste... Allons, dites-moi tout... ne me cachez rien... Il est jeune, n'est-ce pas?

—Oui.

—Tu l'as vu ce soir, dans ce bal?

—C'est cela.

—Il t'a parlé?

—Longtemps.

—Et son nom... son nom?

—Il s'appelle Georges Gauthier, mon père...

## VIII

### RETOUR DU BAL

Evrard se redressa... Il ne s'attendait pas à entendre prononcer ce nom, et en fut un moment interdit...

Mais ce ne fut qu'un éclair, et, presque aussitôt, le sourire reparut sur ses lèvres.

—Georges! reprit-il au bout d'un instant, ainsi c'est

Georges que tu aimes... Eh bien ! c'est un bon choix, après tout, et je n'ai rien à y répondre... On le verra... je lui parlerai... et je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer...

—A quoi donc, mon père ?

—Eh ! mais... à ce que ma petite Blanchette devint madame Gauthier.

—Que dites-vous ?

—Cela ne te déplairait pas, je suppose.

—Moi !... la femme de Georges !

—Eh ! sans doute.

—Oh ! vous n'y songez pas...

—Et pourquoi donc ?

—Pourquoi !... répondit Blanchette avec une feinte horreur, mais parce que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un homme dont le père est au bagne !

En parlant ainsi, Blanchette avait levé les yeux sur son père, et elle épiait anxieusement l'impression qui allait se produire sur ses traits.

Evrard ne broncha pas.

—Qu'importe cela ! dit-il ; après tout, les fautes ne sont pas héréditaires, et il ne faut pas faire peser sur le fils la responsabilité du crime commis par le père.

—Et que dirait le monde cependant ?

—Qu'as-tu besoin de t'en préoccuper, si tu l'aimes ?

—Sans doute ! Mais c'est égal... cette pensée troublerait tout mon bonheur, et jamais...

Evrard haussa les épaules.

—Quel est votre projet ? demanda la jeune fille.

—Je verrai Georges, je lui parlerai...

—N'en faites rien.

—Tu refuses ?

—J'ai d'autres idées.

—Mais que veux-tu donc enfin ?

Blanchette se tut un moment et parut se consulter. Arrivée à ce point de l'entretien, une suprême hésitation s'élevait de son cœur, et elle n'osait continuer.

Cependant elle fit un effort sur elle-même et reprit courage :

—Mon père, dit-elle d'une voix insinuante et douce, ne pensez-vous pas qu'il y aurait un moyen facile d'arranger les choses ?

—Ma foi, repartit Evrard, si tu en trouves un, tu me feras plaisir en me l'indiquant.

—On dit...—est-ce vrai... je l'ignore,—que le père de Georges est innocent.

—C'est bien possible.

—On affirme, en outre, que vous possédez les preuves de son innocence.

—Moi !

—Enfin on ajoute que, d'un mot, vous pourriez le rendre à l'honneur et à la liberté.

—Qui a dit cela ?

Evrard se dressa vivement, et son regard profond enveloppa la pauvre Blanchette, dont le cœur se prit à palpiter.

—Tu as vu Georges ce soir.

—C'est vrai.

—Il t'a parlé de son père, n'est-ce pas ? Il t'a émue, attendrie. Et toi, chère petite, tu t'es laissée prendre à cette comédie...

—Ah ! vous le calomniez.

—Mais il ne t'aime pas.

—Qui vous l'a dit ?

—Bon ! est-ce que je ne connais pas Georges, à présent ? Ce n'est pas à moi qu'il faut compter de pareilles histoires : la fille d'Evrard à Georges Gauthier, allons donc ! Celle qu'il aime, Blanchette, c'est mademoiselle Armande de Lançon, entends-tu ? Celle-là, sois tranquille, je te réponds qu'il ne l'épousera pas !

—Pourquoi ?

—Parce que le vieux est au bagne.

—Mais s'il est innocent !

—Qui le sait ?

—Vous, dit-on.

—Eh bien, moi, je ne parlerai pas !

Evrard attira Blanchette dans ses bras et la baisa tendrement au front.

—Chère petite Ame, dit-il d'un ton plein d'effusion paternelle, hier peut-être j'aurais été capable de dire ce que je sais, mais aujourd'hui on me tuerait plutôt.

—Ah ! vous êtes cruel !

Evrard plongea ses regards dans ceux de sa fille.

—Cruel ! répéta-t-il ; non, non... J'ai tout deviné, vois-tu, et à ce moment, quand je te tiens ainsi contre ma poitrine, est-ce que je n'entends pas ton pauvre cœur qui bat follement sur le mien ?

—Mon père...

—C'est ton premier amour : tu as mis toute ton âme dans ce sentiment... toute ta vie peut-être... il y a des symptômes auxquels un père ne se trompe pas, et je sais bien qu'un mot te tuerait.

—Mais si je veux mourir.

—Toi !

—Si cette vie, qui ne peut être désormais que misérable, je veux la lui sacrifier.

Evrard eut un geste énergique, et il se pencha ardemment vers sa fille.

—Mourir ! dit-il d'une voix fiévreuse, mourir ! Mais tu n'es donc pas jalouse, toi !

—Que dites-vous ?

—Tu n'as donc pas pensé à cette femme qu'il aime, à cette Armande pour laquelle il réserve ses plus doux regards et ses serments les plus passionnés ?

Il se prit bientôt à déborder, et elle éclata tout à coup en sanglots.

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle éperdue, mon Dieu ! que faire ! que devenir !...

Evrard la contempla avec une douloureuse pitié ; puis il essuya les larmes qui coulaient abondamment des yeux de la pauvre enfant.

—Blanchette, lui dit-il d'un ton ému, écoute-moi, tu l'aimes, n'est-ce pas ?

—Vous le demandez !

—Eh bien ! calme-toi... aie confiance et je te le promets, avant qu'il soit longtemps... il n'y aura plus d'Armande pour Georges et tu seras sa femme, n'est-ce pas là ce que tu veux ?

—Que prétendez-vous faire ?

—Que t'importe ?

—Mais je veux savoir...

—Et tu ne sauras rien, méchants enfant ; rien, que le jour où Georges viendra lui-même à tes pieds te dire qu'il t'aime et qu'il n'a jamais aimé que toi ! cela te suffit-il ? Et maintenant, ajouta Evrard, tu as besoin de repos ; la nuit est fort avancée, va dormir, mon enfant, et demain, si tu le veux, je te dirai quels sont mes projets, et par quels moyens je compte arriver à mon but.

Deux heures venaient de sonner ; Evrard, donna un dernier baiser à sa fille... et il se retira dans sa chambre.

Cependant, après avoir quitté sir Morton, Balcarn était rentré dans le bal, et durant une heure encore, il s'était promené à travers la cohue, autant pour se distraire lui-même que pour résumer les observations qu'il avait eues occasion de faire.

C'est ainsi qu'il vit Evrard s'éloigner en compagnie de la Louve et de Blanchette, et qu'il finit par remarquer l'intimité charmante qui s'était établie entre Georges et mademoiselle Armande de Lançon.

Cette dernière surtout l'avait frappé.

Mademoiselle de Lançon était une des plus belles jeunes filles qui fût au bal. Mais c'était moins sa beauté que le caractère de sa physionomie qui avait attiré et retenu son regard.

Il la suivit jusque sur les quais, attendit qu'elle fût montée en voiture, et ce n'est que lorsqu'il l'eut vue disparaître qu'il se décida à regagner sa demeure.

Il marchait doucement et tout songeur.

Comme il tournait l'angle d'une rue, il se trouva face à face avec un individu qui fit un geste d'étonnement et jeta son nom dans un cri.

—Sir Balcam ! dit l'inconnu avec une satisfaction non équivoque.

—Est-ce donc Samuel ? répondit l'homme aux cheveux roux.

—Moi-même.

—Tu arrives de Paris ?

—Il y a trois heures.

—Tu as exécuté les ordres que je t'avais donnés ?

—Tous... sir Balcam... tous.

—Et qu'as-tu appris ?

Samuel et Balcam s'étaient remis en marche.

—Je sais bien des choses, reprit le premier ; mais ce serait trop long à vous raconter, et je remettrai les détails à demain... d'ailleurs nous avons autre chose à faire en ce moment.

—Nous avons à aller nous coucher, répondit Balcam, car je tombe de sommeil, et je ne t'écouterai que d'une oreille distraite.

Samuel haussa les épaules.

—Ne vous en déplaîse, sir Balcam, répliqua-t-il, nous dormirons un autre jour... pour le moment vous allez me suivre.

—Où veux-tu donc me conduire ?

—Chez une personne que vous ne serez pas fâché d'avoir vue.

—Ne pourrions-nous remettre à demain ?

—Demain, il serait trop tard.

—Cette personne doit donc partir cette nuit ?

—Elle doit mourir, sir Balcam, et comme la mort n'attend pas, c'est à nous de presser le pas si nous voulons la prévenir.

En disant ces mots, Samuel prit le bras de sir Balcam et l'entraîna à pas rapides vers un des faubourgs de Toulon.

## IX

### LE MOURILLON.

Le Mourillon est un faubourg assez triste de Toulon ; il est coupé de rues étroites, et sa population se compose en partie d'officiers d'infanterie de marine et d'ouvriers ; une seule voie un peu large, la rue Saint-Louis, commence au pied de la colline pour ne finir qu'à son sommet, d'où l'on découvre le magnifique panorama des deux rades.

Après avoir traversé le faubourg, sir Balcam et son compagnon arrivèrent à une dernière maison, située entre cour et jardin, et dont les murs blancs se détachaient dans la nuit.

—C'est ici ! dit Samuel en s'arrêtant.

—Mais comment allons-nous pénétrer là-dedans ? objecta sir Balcam.

—Bah ! depuis que je suis à Toulon, j'ai eu le temps de me ménager des intelligences dans la place, comme on dit de ce côté du détroit. La maison est habitée par une vieille femme de soixante-dix ans environ et par une servante qui a à peu près le même âge. La maîtresse est une honnête personne, pieuse et même un peu dévote, mais la servante est avare et elle vendrait son âme pour un penny.

—Tu l'as achetée...

—Cela m'a coûté un peu plus cher. Mais la vieille sorcière m'a promis de nous introduire dans un endroit d'où nous pourrions tout voir sans être inquiétés.

—Et que verrons-nous là, maître Samuel ?

—Un peu de patience, sir Balcam ; ne compromettons rien par trop de précipitation.

Ils firent ainsi le tour de la maison, parvinrent à une porte qui donnait sur un terrain vague.

Samuel poussa la porte et pénétra dans le jardin.

Puis, comme s'il eût été, de longue date, familiarisé avec les détours de l'habitation, en moins de trois minutes il eut gagné la cuisine, où la servante l'attendait.

Le plus fort était donc fait. Samuel glissa un louis dans la

main de la vieille femme, et, un instant après, ils étaient introduits dans un cabinet qui recevait, par une porte vitrée, la lumière d'une chambre à coucher avec laquelle il était contigu.

Dès que la vieille les eut laissés, Balcam s'approcha de la porte vitrée... et regarda...

La mort est un triste spectacle.

La chambre était faiblement éclairée.

Une veilleuse, placée près du lit, jetait quelques rayons tremblotants sur le visage amaigri d'une femme, dont on entendait la respiration oppressée et rauque. A côté d'elle, un prêtre, silencieux et les mains jointes, suivait d'un regard anxieux les progrès rapides de l'agonie.

C'était simple, mais terrible et poignant.

—Quelle est cette femme ? demanda Balcam à voix basse.

—C'est madame veuve de Surbled, pondit Samuel.

—Et le prêtre ?

—C'est son fils.

—Comment s'appelle-t-il ?

—On l'appelle l'abbé Charles.

—Mais en quoi tout cela peut-il nous intéresser, et quel rapport y a-t-il ?

Samuel mit un doigt sur ses lèvres, et invita son compagnon à regarder.

Un bruit venait de se faire entendre, et sir Balcam reprit son poste d'observation.

Madame de Surbled avait fait un mouvement, et s'était tournée vers son fils :

—Charles, dit-elle d'une voix faible, es-tu là, mon enfant ?

—Oui, ma mère, répondit-il.

—J'ai donc dormi ?

—Quelques minutes à peine.

—Et personne n'est venu pendant mon sommeil ?

—Personne encore...

Un sourire ironique contracta les lèvres de la mourante, et elle étendit la main vers son fils qui venait de se rapprocher.

—Cependant tu as fait ce que je t'avais demandé, n'est-ce pas ? reprit-elle au bout d'un instant.

—Fidèlement ; oui, ma mère. Dans la lettre que j'ai écrite, j'ai été pressant autant qu'on peut l'être, et j'ai dit tout ce que vous m'avez recommandé de dire.

—Et cette lettre a bien été remise ?

—J'en suis certain. Seulement, la personne était absente et ne devait rentrer que fort tard dans la nuit.

—Quelle heure est-il donc ?

—Trois heures.

—Trois heures !... répéta madame de Surbled avec un frisson.

Et son regard s'arrêta de nouveau sur son fils avec une douloureuse émotion.

—Mon bon Charles, dit-elle d'une voix attendrie, je n'ai plus que quelques moments à vivre.

—Qui sait ? interrompit l'abbé ; la bonté de Dieu n'est-elle pas infinie ?...

—Oh ! ce que je redoute dans la mort c'est la séparation seulement... —Je ne te verrai plus, mon pauvre enfant et voilà mon chagrin ; mais avant de mourir, j'avais un secret à confier, et c'est à lui, à lui surtout, que j'aurais voulu parler.

—Mais il va venir.

—J'en doute maintenant.

—Il ne manquera pas, du moins, à ce devoir suprême.

—Il les a oubliés tous ! et puis ce secret lui fait peur sans doute.

—Quel secret ?

—Non ! non !... répondit la mourante, pas encore...

—Ah ! vous me faites frémir, ma mère !

—Tais-toi.

—Qu'avez-vous ?

—Écoute.

Le bruit lointain d'une voiture arriva jusqu'à eux à travers le silence profond de la nuit.

—C'est lui ! fit madame de Surbled.

—Ah ! Dieu soit loué ! dit l'abbé.

—Va, va...hâte toi...Elle approche.. Ne perds pas de temps...mes moments sont comptés... Qu'ils viennent ! qu'ils viennent !

Une voiture venait de s'arrêter à la porte.

L'abbé Charles se précipita au dehors, et quelques minutes après, il rentrait, précédant un homme d'une cinquantaine d'années, suivi lui-même d'une jeune fille de dix-sept ans à peine.

La jeune fille était en toilette de bal, sur laquelle elle avait jeté une mante de soie blanche.

A sa vue, sir Balcam fit un soubresaut effaré.

—C'est elle ? c'est elle ! dit-il d'une voix qu'il avait peine à contenir.

## X

## RÉVÉLATION

M. et mademoiselle Lançon venaient d'entrer dans la chambre de la mourante.

Armande marcha vivement vers le lit et alla pieusement baiser les mains de madame de Surbled.

Mais c'est à peine si la mourante la remarqua ; son regard plein de fièvre s'attachait avec une ardente fixité sur M. de Lançon ; elle ne voyait plus que lui ; elle ne cherchait qu'à deviner ce qui se passait derrière sa physionomie impassible et froide.

Raide et droite sur son séant, les cheveux épars, le visage blême, l'œil démesurément ouvert, elle avait l'air d'un spectre qui a vaincu la mort et qui s'est échappé de la tombe !...

A cette vue, M. de Lançon éprouva comme un saisissement, et, malgré lui, il baissa la tête et s'inclina...

Enfin, un cri rauque s'échappa de la poitrine de madame de Surbled, et son fils accourut frémissant, comme au dernier appel d'une âme en détresse.

—Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il en s'agenouillant.

—Silence ! interrompit la mourante à voix basse et en élevant ses mains vers le ciel. Dieu m'écoute, mais me pardonnera-t-il ?

—Ah ! n'en doutez pas.

—C'est au prêtre que je parle.

—Que dites-vous ?

—J'ai été coupable...

—C'est impossible... Le delire seul vous arrache de telles paroles.

—J'ai été coupable, te dis-je, et pour lui...pour cet homme qui est là...je me suis rendue complice d'une action infâme.

—Ma mère !...

—Mais tout peut encore être réparé...

—Parlez.

—Et avant de mourir... écoute... Cette enfant qui est là...

—Eh bien ?...

—Eh bien ! c'est la fille de...

—Achevez !...

—De...milady !...

La malheureuse ne put en dire davantage ; un voile sombre passa à ce moment sur ses yeux, ses bras retomberent lourdement sur le lit, et elle s'affaissa inanimée sur elle-même.

—Morte ! morte ! fit l'abbé Charles, en roulant sa tête dans ses mains.

—Morte ! murmura M. de Lançon avec un sourire.

Et son regard chercha Armande, qui était restée agenouillée dans un coin de la chambre, et qui n'avait rien entendu.

—Eh bien ! que pensez-vous de tout ceci, sir Balcam ? dit Samuel, lorsque, quelques minutes après cette scène, ils se retrouvèrent dans la rue Saint-Louis.

Le jour était tout à fait venu.—Il pouvait être cinq heures.—Malgré la fatigue d'une pareille nuit, sir Balcam n'était pas trop défait.

—Maître Samuel, répondit-il après réflexion, pour me servir d'une expression familière aux romanciers de la Grande-Bretagne, je pense que tout ceci cache un mystère.

—Mais vous l'avez deviné !

—Parfaitement.

—Et vous voyez ce qui reste à faire.

—Oh ! ce qui reste à faire est indiqué. Dans quelques heures, j'irai voir sir Morton et je m'entendrai avec lui sur le parti à tirer des révélations que nous venons de surprendre.

—Mais que ferai-je en attendant, moi-même ?

—Vous, maître Samuel, répondit Balcam, vous allez me suivre à l'hôtel ; vous vous y restaurerez convenablement, et, quand vous aurez pris le repos qui vous est dû, vous repartirez pour Paris.

—Soit ! approuva Samuel.

—Seulement, vous vous arrêterez à Fontainebleau ; vous vous ferez conduire auprès du procureur impérial de cette ville, et vous remettrez à ce magistrat quelques renseignements que j'ai promis de lui adresser.

—Vous le connaissez donc ?

—J'ai cet honneur.

—N'est-ce pas à Fontainebleau qu'a été retrouvé le cadavre de milady Curran ?

—Précisément.

—Et vous avez osé vous y arrêter ?

—J'ai même assisté à la découverte du cadavre.

Samuel poussa une exclamation qui tenait le milieu entre l'admiration et l'épouvante.

—Ah ! ce n'est pas vous, au moins, qui l'avez assassinée ? s'écria-t-il avec un geste d'horreur.

—Je ne crois pas, maître Samuel, répondit sir Balcam en souriant avec bienveillance, mais je suis sur la trace des assassins, et c'est à ce propos que je m'adresse au procureur impérial de Fontainebleau.

—Mais quels sont ces hommes qui, sans doute, ont si bien servi ceux qui nous payent ?

—*That is the question !* C'est là la question, répondit sir Balcam ; mais, si vous voulez bien attendre quelques jours encore, je ne manquerai pas de les faire connaître.

Quelques minutes après, ils atteignaient l'hôtel où Balcam était descendu, et ne tardaient pas à chercher dans le sommeil un repos dont ils avaient bien besoin tous les deux.

## XI

Blanchette avait bien peu dormi durant cette nuit...

Elle était rentrée très agitée des émotions du bal, et la conversation qu'elle avait eue avec son père était loin de l'avoir calmée.

Elle se rappelait toujours ces dernières paroles.

—*Tu n'es donc pas jalouse, toi ?*

Quand elle se réveilla, quelques heures plus tard, ce qui s'était passé lui fit d'abord l'effet d'un rêve ; elle crut un moment que rien de tout ce qu'elle se rappelait n'était vrai ; mais, peu à peu, elle reprit l'entière possession de ses sens et comprit bientôt qu'elle n'avait plus rien à espérer.

Cet héroïque renoncement allait peut-être lui coûter la vie, mais qu'importe ! Blanchette en avait déjà fait le sacrifice, et elle éprouvait même une âpre volupté à penser que le bonheur de Georges sortirait de ce sacrifice.

Une heure à peu près s'écoula dans ces dispositions, et, quoiqu'elle fût bien absorbée par toutes ces pensées, Blanchette commença bientôt à trouver singulier de ne voir ni son père ni la Louve ; la journée était déjà bien avancée, et elle ne les avait vus ni l'un ni l'autre.

Son père était une nature active et robuste, sur laquelle la nature n'avait que peu de prise, et elle s'étonnait qu'il ne fût pas encore venu dans sa chambre.

L'inquiétude la gagna... ; son isolement lui semblait étrange, et elle voulut savoir à quoi s'en tenir.

Elle sonna... ; un domestique accourut.

—Mon père ? demanda vivement Blanchette.

—Il est sorti, mademoiselle, répondit le domestique.

—Y a-t-il longtemps ?

—Trois heures environ.

—Seul ?

—Un homme l'accompagnait.

—Savez-vous quel est cet homme ?

—Je crois qu'il s'appelle sir Balcam...

Blanchette se rappela l'homme de la veille, et ce souvenir la rassura.

Cependant, elle allait poursuivre ses questions, quand un commissionnaire parut sur le seuil de la porte et demanda miss Morton.

—C'est moi, dit Blanchette.

Le commissionnaire lui remit un billet qu'elle s'empressa d'ouvrir.

Il était de son père.

« Ne t'impatiente pas, ma petite Blanchette, disait Evrard ; une affaire importante m'oblige à quitter Toulon jusqu'à demain ; mais l'homme qui te remettra ce billet sait où me trouver, et si je n'étais pas rentré demain matin, il te conduirait près de moi. »

C'était tout.

Blanchette n'avait aucune raison de croire à un danger, et pourtant cette lettre la troubla.

—Mon ami, dit-elle au commissaire, voulez-vous me rendre un service ?

—Je suis payé pour cela, répondit le Provençal ; que puis-je faire pour vous ?

—Une chose fort simple.

—Dites.

—Il suffirait de ne pas vous éloigner de l'hôtel, afin que, si j'avais besoin de vous, je puisse être certaine de vous trouver.

—S'il ne s'agit que de cela...

—Vous consentez ?

—Je vais m'établir dans le cabaret voisin.

—Et voici de quoi prendre patience.

Blanchette lui donna une pièce blanche, et le commissionnaire s'éloigna.

Elle resta seule, et, quoi qu'elle fit pour cacher ses craintes, elle sentit une amère tristesse qui la gagna.

Quelle affaire importante pouvait ainsi inopinément obliger son père à la laisser seule ? La Louve l'avait suivi, c'était évident. Pourquoi ne l'avait-elle pas emmenée elle-même ?

Et puis—son père !—Que d'appréhensions, que de mystères dans ce mot !

C'était un abîme... où elle n'osait plonger le regard.

Peu à peu, cependant, la nuit vint... et avec la nuit, mille terreurs insensées... folles... ridicules.

Des flots de larmes montaient de son cœur et la suffoquaient. Vingt fois elle avait été sur le point d'appeler le commissionnaire et de partir avec lui, pour aller retrouver son père... Puis elle se calma... et attendait.

Dans un de ses moments où sa raison troublée évoquait des groupes de fantômes inconnus, elle tressaillit tout à coup et prêta l'oreille.

Elle avait cru entendre frapper à sa porte.

—Entrez, dit-elle d'une voix faible.

La porte s'ouvrit et Georges entra.

Blanchette jeta un cri et courut à lui.

Dans la situation d'esprit où elle se trouvait, la présence de Georges devait calmer en partie ses terreurs.

—Vous, vous, monsieur ! s'écria-t-elle.

Georges la regarda avec surprise.

—Ne vous attendiez-vous pas à me voir ? répondit-il.

—Moi ? Et pourquoi donc ?

—Mademoiselle Armande n'est-elle pas ici ?

—Que voulez-vous dire ?

—Ne lui avez-vous pas envoyé un homme qui devait la conduire près de vous ?

—Qui vous a dit cela ?...

Georges frissonna.

—Voyons, dit-il d'un ton plus ferme, voyons, Blanchette, répondez-moi sans détour, avec franchise, il se passe ici quelque chose d'inusité, de mystérieux, de terrible peut-être. Tout à l'heure, un homme, que l'on ne connaît pas, s'est présenté à

l'hôtel de M. de Lançon. M. de Lançon était absent, et on le savait sans doute ; cet homme s'est donc adressé à Armande, il lui a remis un billet que j'ai lu, parce qu'elle l'avait laissé entre les mains de sa femme de chambre ; ce billet était signé de votre nom, il invitait Armande à suivre l'inconnu, et vous ajoutiez que de sa résolution allaient dépendre l'honneur et la liberté de mon père.

—Et mademoiselle Armande a suivi cet homme ? interrogea Blanchette.

—Elle l'a suivi.

—Où l'a-t-on conduite ?

—Je l'ignore.

—Elle n'a pas reparu ?

—Je croyais la trouver près de vous...

Blanchette passa ses deux mains sur son front.

Vaguement elle comprenait, et, comme l'avait pressenti Georges, elle pensait, elle aussi, qu'il devait y avoir là quelque chose de mystérieux et de terrible.

—Je n'ai point écrit à mademoiselle Armande, répondit-elle peu après, et je ne l'ai point vue.

—Mais cette lettre, cependant... insista Georges, qui peut l'avoir envoyée ?

—Soupçonnez-vous quelqu'un ?

—En cherchant bien, peut-être trouveriez-vous vous-même.

—Moi ?

—Oui, vous, Blanchette.

—Ah ! vous m'accusez donc aussi ?

Georges eut un sourire plein de dédain et de mépris.

—Avant de me présenter devant vous, répondit-il d'un ton amer, j'avais demandé Evrard.

—Il est absent, fit Blanchette.

—C'est ce que l'on m'a répondu, et je jurerais maintenant que cette absence cache quelque nouvelle infamie !

—Mais vous insultez mon père, monsieur !

—Eh bien ! défendez le si vous le pouvez ! dit Georges en éclatant, car ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais, et j'ai appris cruellement ce que l'on peut attendre de lui...

En parlant ainsi, Georges avait gagné la porte ; mais sur le seuil il rencontra Blanchette.

—Où allez-vous ? demanda celle-ci avec impétuosité.

—Hé ! que vous importe ?... répondit brusquement Georges, dont la tête s'exaltait à l'idée des dangers probables que courait Armande... Je n'ai plus rien à faire ici ; mais avant peu, je vous en réponds, je saurai où trouver Evrard.

—Vous voulez voir mon père ! s'écria Blanchette.

—Je le demanderai à la police s'il le faut, et elle saura bien le découvrir.

Blanchette saisit les mains du jeune homme.

—Monsieur Georges, dit-elle d'une voix brisée, voulez-vous avoir confiance en moi ?... c'est une dernière prière que je vous adresse.

—De quoi s'agit-il ? fit Georges.

—Je sais où est mon père, et je vous propose de vous conduire auprès de lui.

—N'est-ce pas une nouvelle ruse pour égarer les recherches ?

Blanchette mit ses mains sur ses lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

—Ah ! je vous pardonne, monsieur, répondit-elle, car vous ne savez pas à quel point vous êtes cruel en ce moment.

—Mais que voulez-vous que je pense ?...

—Sur mon honneur ! je jure que je suis innocente des infamies que vous supposez.

—Eh bien ! soit ! fit Georges d'un ton résolu, soit... Dussé-je être encore une fois indignement trompé, je ne veux pas repousser cette chance que vous m'offrez.

—Partons, alors, dit Blanchette.

—Partons ! partons ! répéta Georges.

Blanchette jeta rapidement un voile sur ses cheveux, un manteau sur ses épaules, et ils ne tardèrent pas à s'éloigner, précédés du commissionnaire qu'ils avaient fait appeler.

## XI

## LA NUIT

Le commissionnaire qui devait leur indiquer le chemin avait fait une longue station au cabaret, et quand il se trouva sur la route, il eut quelques moments d'hésitation.

— Vous connaissez bien l'endroit où vous devez nous conduire ? lui demanda Georges.

— Oh ! parfaitement ? La nuit est bien un peu noire, mais, c'est égal, vous n'avez qu'à me suivre.

Blanchette et Georges suivirent.

Pendant les premiers moments, ils marchèrent sans échanger une parole, impatients d'arriver au but de leur course.

La nuit était fort sombre, et c'est à peine si on apercevait les méandres gris que la route traçait.

Blanchette n'avait aucune appréhension, son pas s'appuyait ferme sur le sol, et elle ne songeait qu'au bonheur de retrouver son père et de le justifier aux yeux de Georges.

Quant à ce dernier, il ne doutait pas, lui, qu'un guet-apens n'eût été tendu à mademoiselle de Lançon, et, bien qu'il ne décelât pas encore le véritable motif qui avait pu inspirer ce rapt, il avait la ferme conviction qu'Evrard devait être mêlé à l'affaire.

Au bout d'une demi-heure, ils firent une courte halte.

Ils avaient franchi les fortifications ; depuis quelque temps déjà, ils se trouvaient en pleine campagne. Un rayon de lune vint heureusement dissiper en partie les ténèbres, et Blanchette fut un peu surprise, peut-être effrayé même, de la solitude qui l'entourait.

Elle se rapprocha de Georges et s'appuya résolument sur son bras.

Mais avec quelle émotion elle accomplit ce mouvement, avec quel trouble elle sentit son cœur battre près du cœur de Georges... et quelle ivresse inattendue s'empara de son être !

Un quart d'heure à peine s'était écoulé dans cette situation, que le commissionnaire s'arrêta et indiqua une habitation qui était ses murs de briquo à deux ou trois cents pas.

— Voici la maison, dit-il en tendant le bras dans cette direction.

— C'est là qu'est mon père ? demanda Blanchette.

— C'est là, mademoiselle.

Georges glissa une pièce de cinq francs dans la main du commissionnaire, qui l'accepta avec reconnaissance.

Quand il se fut éloigné, Blanchette chercha la porte d'entrée, tout à coup Georges lui saisit le bras et la retint.

— Qu'y a-t-il ? demanda Blanchette interdite.

— Plus bas... plus bas... fit Georges.

— Pourquoi donc ?

— N'entendez-vous pas ?

— En effet.

Blanchette écouta... et elle entendit des bruits sourds et pressés, qui ressemblaient à des coups de pioche frappant la terre.

Elle regarda, et elle vit, à quelque distance, trois ou quatre hommes occupés à creuser une fosse ! C'était lugubre !

Elle se prit à frissonner, et à travers l'ombre, à peine éclairée par quelques rayons de lune, elle échangea avec Georges un regard terrifié.

— Eh bien !... dit celui-ci à voix basse.

— J'ai peur, répondit Blanchette.

— Quels sont ces hommes ?

— Je ne les vois pas.

— Approchons... mais avec précaution. Tenez... ils ont une lanterne sourde... un des hommes la soulève... regardez.

Blanchette s'était senti envahir par une terreur folle, car au nombre de ces hommes qui étaient là devant elle, elle avait reconnu le père Champenois, Philippe et le Biffin.

Un quatrième était au milieu d'eux, mais elle ne pouvait le voir qu'imparfaitement.

— Blanchette ! Blanchette ! parlez ! supplia Georges, qui attendait, anxieux, une réponse. Quels sont ces hommes ? les reconnaissez-vous ?

Mais Blanchette ne l'écoutait plus. L'œil ardent et fixe, les deux bras croisés sur sa poitrine haletante, le front baigné d'une sueur froide, elle continuait de regarder.

Tout à coup, son cœur bondit dans sa poitrine, elle jeta un cri déchirant, et franchissant la haie qui lui faisait obstacle, elle s'élança affolée de douleur vers le groupe sinistre.

A ce cri, les quatre hommes s'étaient arrêtés d'un commun mouvement, et l'un d'eux avait tiré un revolver de sa poche.

Mais, au moment où il voulait l'armer, Blanchette tombait dans ses bras.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, éperdue. Je sais tout, je sais qui vous êtes !

Evrard proféra une horrible imprécation.

— Blanchette ici ! dit-il avec fureur. Pourquoi es-tu venue ? Qui t'a montré le chemin ?

— Le commissionnaire...

— Et tu es venue seule...

— Non, mon père.

— Quelqu'un t'accompagne ? Qui cela ? parle...

— C'est moi, dit Georges d'une voix ferme ; moi qui viens savoir ce qu'est devenue mademoiselle de Lançon.

Georges achevait ces paroles, quand un mouvement s'opéra dans le groupe.

La porte de l'habitation s'était ouverte, et deux hommes s'avançaient, portant dans leurs bras le corps inanimé d'une jeune fille...

Georges fit un geste d'horreur et se précipita à leur rencontre...

Le cœur d'un amant ne pouvait s'y tromper ; dans cette jeune fille, il venait de reconnaître Armande !

## XII

Ce même jour, vers midi, sir Balcam était allé trouver Evrard et il ne lui avait pas été difficile de se décider à le suivre.

Ils s'étaient rendus sur le port, étaient entrés dans un petit café d'assez mauvaise mine et s'étaient installés à une table solitaire.

— Mon cher Morton, dit Balcam en versant un verre de vin à son compagnon, j'avais hâte de vous voir pour apprendre si vous êtes homme à me rendre le service que j'attends de vous.

— De quoi s'agit-il donc ?

Sir Balcam se prit à sourire.

— Seulement, ajouta-t-il avec une pointe d'enjouement, avant d'aller plus loin, il faut que je vous raconte une histoire.

— Diable ! est-elle longue ?

— Elle est simple, et elle vous intéressera.

— Allez donc, maître Balcam.

— Puisque vous connaissez milady Curran, dit Balcam, vous devez savoir qu'elle est la femme de l'attorney général de Londres ? Avant d'être unie à lord Curran, elle appartenait à une famille opulente de l'Inde, et, le jour où elle se maria, elle apportait à son époux la rente d'une dot considérable, dont le chiffre ne s'élevait pas à moins de six millions de francs. Il avait été arrêté par contrat que, si la jeune femme venait à mourir sans enfants, la dot retournerait à sa famille, moins, toutefois, une somme d'un million, que l'on reconnaissait devoir rester au mari. Saisissez-vous ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! aujourd'hui, il paraît que milady Curran est morte.

— Morte ! interrompit Evrard.

— Morte assassinée, mon ami, son cadavre a été trouvé à la station de Fontainebleau. L'identité a été facile à établir, et j'ajouterai que j'ai contribué pour ma part, à cette constatation importante.

Evrard se tut un moment, et parut en proie à une préoccupation dont il ne tenait pas à faire part à son interlocuteur.

— Moi aussi, je connaissais milady Curran, poursuivit son interlocuteur, et j'avais été chargé de la suivre sur le conti

ment, quand elle y vint pour s'assurer que sir Morton s'était bien acquitté de la mission qu'elle lui avait confiée.

—Quelle mission?... dit imprudemment Evrad.

—Ne faites pas le discret, répartit Balcam, qui évitait avec soin l'occasion de le prendre en faute. Il s'agissait, vous le savez comme moi, d'une enfant en faveur de laquelle milady avait fait des dispositions testamentaires, et qui devait hériter des cinq millions qu'elle devait laisser après elle.

—Mais cette enfant! cette enfant! insista Evrad.

—Voici donc, à l'heure qu'il est, la situation bien précise et bien nette. Milady est morte, et elle a une enfant ou elle n'en a pas; dans la première hypothèse, la fortune retourne à la famille, et dans la seconde, les cinq millions reviennent à l'enfant et ses parents sont déshérités: comprenez-vous?

—Après... après...

—Les parents se sont donc émus.

—C'est naturel.

—Ils ont compris qu'il était préférable de faire un sacrifice, plutôt que de laisser échapper une pareille succession.

—Qu'ont-ils fait?

—Ils offrent deux millions.

—Deux millions!

—A l'homme assez habile pour prouver que l'enfant de milady Curran n'existe pas, ou assez énergique pour assurer que cette enfant existe.

—Il y en a donc un?

—Il y en a un.

—Et quel est-il?

—Il y avait, dit-on, au bal de la marine, une charmante enfant auprès de laquelle un jeune homme que vous connaissez a passé une partie de la nuit.

—Quel est ce jeune homme? demanda Evrad.

—On l'appelle Georges Gauthier.

—Alors c'est de mademoiselle Armande de Lançon que vous voulez parler?

—Précisément.

—Quel rapport peut-il y avoir?

—Un rapport bien simple, mon ami, car mademoiselle Armande n'est pas la fille de M. de Lançon.

—Est-ce possible?

—J'en ai acquis la preuve cette nuit.

—Et vous croyez qu'elle est la fille de milady Curran?

—J'en suis certain.

## XV

Trois mois s'étaient écoulés et bien des faits s'étaient passés.

Le meurtre commis sur la personne de milady Curran et la découverte de son cadavre à la station de Fontainebleau, avaient un moment passionné l'opinion publique.

Longtemps la curiosité, vivement surexcitée, se soutint fiévreuse et inquiète, et chaque soir on n'ouvrait les feuilles publiques qu'avec l'espoir d'y trouver l'annonce de l'arrestation des coupables.

Un mois se passa de la sorte, lorsqu'un jour le bruit se répandit que, sur les indices d'un agent de la police anglaise, du nom de sir Balcam, l'on venait d'arrêter l'assassin qui était, disait-on, une femme presque belle, qui portait le nom significatif de la Louve!

La curiosité publique redoubla d'intensité.

Malheureusement, et quoique la vie de la Louve offrit bien des particularités suspectes, bien que cette femme parût avoir vécu dans un milieu qui suffisait à autoriser toutes les suppositions, les charges qui s'élevaient contre elle ne parurent pas assez précises, et après une instruction minutieuse, après des recherches sans nombre, une ordonnance de non-lieu fut rendue, et on relâcha la prévenue.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que l'agent anglais, sur les indications duquel l'arrestation avait été effectuée, fut le premier à revenir sur sa déclaration, et contribua beaucoup à la détermination de la justice.

La Louve avait été rendue à la liberté; sir Balcam avait

disparu, et le bruit soulevé par cette curieuse affaire s'était peu à peu éteint.

Au bout de trois mois on n'en parlait plus.

A cette époque, vivait, au quatrième étage d'une maison située vers le milieu de la rue Saint-Lazare, un homme d'une cinquantaine d'années environ, qui se faisait appeler M. Benoit, et dont la mine sordide, le regard oblique, le visage entièrement rasé étaient loin de provoquer la sympathie.

Il y avait un mois à peu près qu'il était venu s'installer dans cet appartement. Il l'avait fait meubler avec une parcimonie qui frisait l'avarice, et bien qu'on le soupçonnât de faire l'usurier, il ne recevait que de très rares clients.

Un seul personnage le visitait souvent et restait de longues heures avec lui.

Ce client, qui n'avait pas des allures moins mystérieuses que le locataire, passait aux yeux du concierge pour le trottin de l'usurier.

Du reste, ce dernier avait payé son terme en entrant; et quand par hasard, ce qui était rare, il confiait quelque course au concierge, il se montrait toujours assez généreux.

Il sortait assez souvent dans le jour, et alors il ne rentrait que fort avant dans la nuit.

Un matin, M. Benoit était seul dans la chambre qui lui servait de cabinet de travail.

Il feuilletait avec un soin minutieux quelques paperasses étalées devant lui.

Et, de temps à autre, il relevait la tête avec vivacité et laissait échapper un geste impatient ou une parole irritée.

—Rien! rien! murmurait-il entre ses dents, c'est une fatalité! nous n'avons pas avancé d'un pas, et voilà déjà deux mois d'écoulés.

En ce moment, on sonna à la porte de l'appartement, et il alla ouvrir.

—Ah! enfin, c'est vous, mon ami, dit-il à celui qui entra. Eh bien! qu'avez-vous de nouveau à m'apprendre?

Et maître Benoit se prit à le considérer d'un œil vif et perçant.

L'autre remua la tête d'un air découragé.

—Voyons! avez-vous vu, au moins, la femme dont je vous ai parlé.

—Je l'ai vue, répondit l'ami de maître Benoit, avec un sourire satisfait.

—Et vous lui avez parlé?

—Oui.

—Et qu'avez-vous obtenu?

—Tout ce que vous désirez.

—Ah! ah! Ceci est mieux. Où demeure-t-elle?

—Rue Mogador... Je savais qu'elle n'était pas riche; on m'avait dit qu'elle était gênée et cherchait à vendre quelques-uns de ses diamants, je suis allé la trouver.

—Fort bien...

—Elle a d'abord été un peu réservée... elle ne savait à qui elle avait affaire, et ne m'a montré que deux ou trois des pierres dont elle veut se défaire.

—Enfin, enfin!

Enfin, après les avoir examinées avec attention, je lui ai annoncé que je n'étais que le commis de M. Benoit, que mon patron avait bien des mesures de prudence à prendre, mais qu'il était tout disposé à lui avancer de l'argent, et qu'elle n'avait qu'à se rendre à son domicile, situé rue Saint-Lazare...

—A-t-elle promis de venir? fit M. Benoit.

—Elle a promis d'être ici à neuf heures.

—Et qu'elle heure est-il?

—Écoutez...

Neuf heures sonnaient à la pendule, et au même instant le timbre de la porte retentit.

—C'est elle! fit Benoit.

—Faut-il ouvrir?

—Va... va... et laisse-nous...

La porte s'ouvrit, et une femme entra.

C'était la Louve!

Elle jeta un regard rapide et soupçonneux autour de la chambre dans laquelle elle venait de pénétrer, puis elle reporta ce regard sur maître Benoit, et laissa échapper un mouvement de surprise.

Maître Benoit se prit à sourire.

—Tiens ! tiens ! fit la Louve, c'est donc vous qui m'avez envoyé votre *mouche* rue Mogador ?

—Moi-même, répondit Benoit.

—Est-ce que vous êtes devenu bijoutier ?

—Pas encore.

—Alors, vous faites toujours le même métier.

—Pourquoi en changerais-je, puisque je le fais bien ?

—Pas si bien que ça, répartit la Louve... Et la preuve, c'est que je suis libre.

—Vous m'avez donc reconnu ?

—C'te bêtise !... Croyez-vous que j'oublie comme ça ceux qui me font *pincer*. Quoique vous ayez coupé votre barbe, que vous ayez changé vos cheveux roux contre des cheveux noirs, vous êtes toujours sir Balcam, et il n'y a pas de quoi être si fier.

Balcam offrit un siège à la Louve.

—Oh ! je ne m'assieds pas.

—Cependant, j'ai à causer avec vous, insista Balcam.

—Vous achetez donc sérieusement des diamants ?

—Je n'ai que faire de vos diamants, vous pouvez les garder, mais je vous en offre le prix.

La Louve s'assit en riant.

—Ma foi ! dit-elle, c'est la première fois que j'aurai fait une bonne affaire... et pour la rareté du fait, je vous écoute.

## XVI

—Eh bien ! dit Balcam, s'il est vrai que j'aie contribué à votre arrestation, j'ai négligé à dessein de fournir à la justice les documents que je possédais.

—Quels documents ?

—Oh ! quelques indications fort simples qui eussent suffi pour vous faire condamner.

—Vraiment !

—J'avais découvert, à la manière dont vous y étiez pris pour attirer *milady Curran*, l'endroit où le meurtre avait eu lieu, les circonstances qui l'avaient accompagné, et le nom de ceux qui vous avaient prêté leur concours.

—Et pourquoi n'avez-vous rien dit ?

—Parce que j'avais intérêt de vous ménager.

—Vous avez donc besoin de moi ?

—Voilà le véritable motif de ma réserve.

—Enfin, que voulez-vous ?

Balcam se rapprocha de la Louve.

—Vous n'ignorez pas, reprit-il à voix basse, qu'une grande fortune est attachée à la vie ou à la mort de mademoiselle de Lançon.

—Je m'en doutais, répondit la Louve.

—J'ai vu M. de Lançon à ce sujet. Il craint que Georges n'ait un jour entre les mains les papiers qui établissent l'identité de mademoiselle Armande, et qu'il n'en fasse un mauvais usage ; à tout prix il veut empêcher une intervention qui le priverait lui-même d'une fortune dont il espérait bien s'emparer au préjudice des héritiers de *milady*, et pour atteindre son but, il fera tous les sacrifices d'argent qu'on lui demandera. Comprenez-vous ?

—Parfaitement.

—Eh bien, il n'est pas douteux que les papiers en question ne soient restés en la possession d'Evrard.

—Je le crois comme vous.

—C'est donc à lui qu'il faut s'adresser. S'il refuse, un seul moyen nous reste, et c'est celui-là que je veux employer.

—Quel est ce moyen ?

—Sa fille !

—Vous voulez les demander à Blanchette ?

—Je veux m'emparer de Blanchette, la séparer de son père, et ne la rendre que contre les documents dont nous avons besoin.

La Louve se tut quelques instants.

—Ce que vous avez imaginé, dit-elle, est aussi audacieux qu'entouré de dangers... Je connais Evrard, et je sais qu'il n'est pas prudent de jouer avec sa colère ?

—Nous la détournerons, répartit Balcam.

Sur qui ?

—Sur ceux qui, plus que nous, ont intérêt dans l'affaire.

—Quels sont ceux-là ?

—Il y a Georges d'abord, il y a ensuite M. de Lançon ; l'important est d'obtenir la rançon désirée. Voyons... consentez-vous à nous aider.

—Quel rôle me donnerez-vous ?

—Quelque chose de simple. Vous connaissez Evrard, vous aurez facilement accès dans la maison, vous pourrez éloigner Blanchette, sous un prétexte quelconque. Le reste nous regardera.

—Il ne lui sera fait aucun mal, au moins !

—Je vous le jure.

—Et la récompense sera honnête ?

—Et les arrhes princiers !

En parlant ainsi, Balcam tira de son portefeuille un billet de mille francs et l'offrit à la Louve.

—Ah ! vous me tentez ! dit elle en examinant le billet de banque. Je consens... quand aurez vous besoin de moi ?

—Ce soir même.

—Où vous trouverai-je ?

—A Belleville, vers neuf heures, et vous y trouverez bonne compagnie, c'est-à-dire le père Champenois, Philippe et le Biffin ; est-ce convenu ?

—A ce soir, dit-elle ; mais, je vous le répète, prenez garde à Evrard... Vous savez où il demeure ?

—Toutes nos recherches ont été infructueuses jusqu'ici ; mais depuis deux jours, le Biffin paraît être sur la voie et, ce soir, il nous donnera des renseignements précis.

Quand vint le soir, dès que huit heures eurent sonné, Balcam se vêtit à la hâte, ferma sa porte à double tour, et ne tarda pas à s'éloigner.

Le consentement de la Louve avait relevé ses espérances ; il ne doutait pas du succès.

Il marchait bon pas. L'endroit où il se rendait était situé à peu de distance, et il savait qu'on l'y attendait.

Il tourna donc et prit le chemin de ronde.

Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il faillit heurter du pied un homme assis sur le revers du chemin, et qui, la tête dans les mains, ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait autour de lui.

Balcam jeta un regard sur l'inconnu, murmura quelques mots d'excuse, et il allait poursuivre sa route, quand une idée soudaine le saisit, et il s'arrêta.

L'homme avait relevé la tête, et aux dernières lueurs du jour, Balcam venait de le reconnaître.

Il recula, frappé de surprise.

—Evrard, dit-il avec un cri.

L'homme se releva à cette exclamation.

—Qui m'appelle ? Qui va là ? Qui êtes-vous ?

Et il y avait dans son accent quelque chose de saccadé, de contraint, de fiévreux.

C'était bien Evrard.

Mais Evrard méconnaissable, en guenilles, les cheveux en désordre, l'œil hagard, le visage ravagé... une véritable apparition de la dégradation et de la misère.

Balcam frissonna.

—Ne me reconnaissez-vous pas, dit-il en se rapprochant.

—Balcam ! fit Evrard. Que me voulez-vous ?

—Ma foi, je ne vous cherchais plus, mais je suis heureux de vous rencontrer.

—Pourquoi ?

—Parce que je crois que vous n'êtes pas heureux, et que peut-être pourrai-je vous arracher à l'état dans lequel je vous retrouve.

—Qu'avez-vous à me dire ?

—Je puis vous faire riche.

— Ah ! encore un crime, sans doute ?

— Non, Evrard, non, plus de crime, mais simplement un service que j'ai à vous demander et que vous pouvez me rendre.

— Quel service ?

— Il s'agit d'Armande.

— Vous voulez la rendre à sa famille, n'est-ce pas, l'enlever à M. de Lançon ?

— C'est cela.

— Eh bien, moi, je ne le veux pas, entendez-vous ? Tant que je vivrai, tant qu'il y aura une goutte de sang dans mes veines, je m'y refuserai.

— Mais, c'est de la folie.

— Alors donc, dites plutôt que c'est

Evrard allait continuer... Il s'arrêta brusquement, comme s'il eût craint de laisser échapper un secret.

— Mais à quoi bon ! dit-il aussitôt. Je ne veux plus être riche. J'ai ma petite Blanchette, et c'est mon trésor. Qu'importe la misère avec elle ! Est-ce que je sais si je souffre seulement ? Et puis cet argent... cet argent que vous m'offrez...

— Achevez ! fit Balcam étonné.

— Eh bien, c'est de l'argent volé, sans doute, et il souillera ma Blanchette, et je le repousse avec horreur.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, monsieur Balcam ; et pour ne pas m'exposer même à la tentation, adieu, nous ne suivons plus le même chemin ; et je m'en vais.

Et sans attendre une réplique, le malheureux s'éloigna en courant et disparut bientôt vers les hauteurs de Belleville.

Balcam eut un moment l'idée de le suivre, mais il y renonça bien vite, car il venait d'apercevoir une ombre se détacher de l'angle d'une maison voisine, et se lancer à la poursuite du fugitif.

Cette ombre, Balcam l'avait reconnue tout de suite, c'était Biffin.

Et le Biffin avait promis de découvrir la demeure d'Evrard !

## XVII

C'est vers les hauteurs de Belleville qu'Evrard avait établi son domicile.

Il avait loué là, au rez-de-chaussée, deux petites chambres qui ouvraient sur un jardinet, donnant lui-même sur la campagne.

Que de choses s'étaient passées dans cet humble intérieur depuis trois mois ! Il faut les raconter.

Quelques heures avant de quitter Toulon, Blanchette avait eu une explication avec son père.

Depuis deux jours, elle se renfermait dans un silence absolu ou ne répondait que par monosyllabes aux questions inquiètes d'Evrard ; obstinée à la poursuite du projet mystérieux dont elle n'avait fait la confidence à personne, elle attendait une occasion qui ne devait pas tarder à se présenter, et qu'elle était résolue à provoquer au besoin.

Tous les préparatifs du départ étaient terminés, l'hésitation n'était plus possible. Blanchette fit prier son père de se rendre auprès d'elle.

Evrard accourut en toute hâte.

Depuis qu'il savait que sa fille connaissait son passé, le malheureux ne vivait plus... Il redoutait une explication, qui ne pouvait pas manquer de lui être demandée, et il craignait les résolutions auxquelles Blanchette devait s'arrêter à la suite de cette explication.

Blanchette fit asseoir Evrard près d'elle :

— Mon père, dit-elle avec émotion, nous allons bientôt partir pour Paris, et avant, il est utile que je vous fasse part d'une détermination que j'ai prise.

— Quelle détermination ? fit Evrard.

— Je ne veux pas revenir sur le passé ; j'ai jeté un voile sur ces souvenirs néfastes, et je ne me reconnais pas le droit

de juger personne. Mais le droit qui me reste, à moi, mon père, celui qu'on ne peut me contester, c'est de faire ma vie honnête, et de conquérir par le travail un honneur nouveau auquel nul n'ait rien à reprendre.

— Que veux-tu donc faire ?

— Je veux travailler.

— Mais tu ne sais pas...

— J'apprendrai.

— Mais tu es délicate ; c'est une vie de souffrances, de privations que tu te prépares ; ces épreuves te tueraient, et je ne veux pas.

— Je vous ai dit que ma détermination était irrévocable... J'ai pesé toutes les objections, et si vous refusez, j'en aurai bien du chagrin, mon père, mais il faudra nous séparer.

— Que dis-tu ? fit Evrard.

— On peut se tromper dans la vie, et Dieu n'est pas implacable... et si bas que l'on soit tombé, il n'est jamais impossible de se relever et de remonter de l'abîme !

— Tu veux donc que je travaille aussi ?

— Que prétendez-vous faire ?

— Mais... je ne sais... je chercherai... je...

— Et en attendant, mon père ?...

En adressant cette interrogation à Evrard, la voix de Blanchette était devenue ferme et presque sévère.

Le malheureux baissa la tête et se tut.

Mais Blanchette avait le cœur trop bon pour garder cette attitude, et elle courut jeter ses deux bras autour du cou de son père.

Evrard promit tout ce que Blanchette voulut. Il ne voyait qu'une chose dans cette proposition, c'est qu'il allait vivre au près de Blanchette...

Ils vinrent donc à Paris, louèrent un logement modeste, et Blanchette se mit à travailler.

Au bout du second mois, elle fut obligée de s'arrêter.

Tout à coup, elle était devenue si pâle, que son père avait eu peur !... Ses yeux se cernaient... le souffle de sa poitrine était oppressé ; à plusieurs reprises, elle s'était mise à tousser et avait craché du sang.—Le sang, elle avait pu le cacher à son père... mais non cette toux opiniâtre qui lui déchirait la poitrine et lui occasionnait parfois des spasmes nerveux !

Evrard, effrayé, s'empressa de faire venir un médecin.

Mais que pouvait l'homme de l'art en pareille occurrence ?

Ce n'était pas seulement le travail qui avait déterminé cet état de Blanchette : c'étaient les secousses terribles qui avaient ébranlé son cœur jusqu'à le briser ; c'était surtout cet amour sans espoir qui brûlait toujours en elle et devait la consumer !

Le médecin revint souvent ; il ordonna force potions, prescrivit quelques-uns de ces remèdes coûteux que la science moderne a mis à la mode, et Evrard vit en peu de jours toutes les précautions épargnées de sa fille disparaître, et la misère entrer dans son cœur logis.

Il en était là. La position menaçait de devenir plus horrible encore en se prolongeant, et Evrard était bien près de perdre la tête.

Comme il rentrait chez lui, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien, docteur, demanda-t-il d'une voix inquiète, vous l'avez vue ; comment la trouvez-vous ce soir ?

— Toujours le même état, répondit le docteur. Je viens de prescrire une potion calmante pour cette nuit. Quand la malade se réveillera, vous lui en donnerez une cuillerée.

Evrard franchit l'allée, et, en trois secondes, il fut dans la chambre de Blanchette.

Elle dormait, en effet. A côté d'elle, veillait la femme d'un ouvrier du faubourg, voisine charitable qui, depuis quelques jours, lui donnait des soins.

Evrard s'avança sur la pointe du pied, et son cœur se serra affreusement quand il aperçut sa fille étendue sans mouvement sur le lit.

On eût dit une morte !—Il ne l'avait jamais vue ainsi. D'un coup d'œil, il mesura les progrès effrayants que le mal avait déjà faits.

Il eut toutes les peines du monde à se contenir, et craignit un moment de fondre en sanglots.

La femme qui veillait mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence et lui tendit l'ordonnance du médecin.

Evrard n'en demanda pas davantage. Il étouffait dans cette chambre ; il avait besoin d'air ; il prit le papier et s'enfuit pour se soustraire à ce spectacle navrant.

Une fois dans la rue, cependant, une pensée déchirante traversa tout à coup son cerveau.

Le matin, il avait dépensé ce qui restait d'argent à la maison ; il n'avait plus une obole pour payer le pharmacien ; il sentit une sueur glacée perler sur son front...

Que faire ?

Il n'avait pas de crédit... ; les sordides vêtements dont il était couvert ne pouvaient inspirer de confiance à personne... A qui s'adresser ? quelle pitié implorer ?...

Il marchait à grands pas vers Paris.

Il ne savait plus où il allait ; il n'avait plus conscience de ce qu'il faisait.

Il franchit la barrière, et, tout en avançant, d'amères imprécations s'échappaient de ses lèvres.

Il ne se disait pas cet homme, que ce qui lui arrivait à cette heure, était le châtement d'un passé criminel... que les souffrances de la fille tenaient par un lien étroit aux crimes du père. Il maudissait et blasphémait.

L'air du soir fouettait son visage sans rafraîchir ni calmer son sang... L'idée même lui vint de demander au vol ce qu'il n'avait pas voulu demander au travail ; mais cette idée ne fit que traverser son cerveau, et un autre sentiment pénétra dans son cœur.

La rue qu'il traversait était déserte... il n'y avait que de rares passants. Il se fit humble, et se résigna à implorer la charité de la première personne qu'il rencontrerait.

Précisément, un homme venait à lui, il était seul... il paraissait jeune...

—Monsieur, dit-il d'une voix faible, ma fille est malade, alitée... et je n'ai pas un sou pour acheter les médicaments qui doivent la sauver... et si vous pouviez...

L'homme s'était arrêté. On eût dit qu'il avait tressailli à cette voix qui lui parlait. Il prit vivement le bras de ce mendiant et le conduisit sous un bec de gaz.

Mais, au moment où il jetait un cri de surprise et d'effroi, Evrard exécutait un mouvement de recul.

—Georges ! Georges ! s'écria-t-il...

## XVIII

C'était Georges ! il avait reconnu Evrard.

Georges venait de l'hôtel de M. de Lançon, où il avait eu avec ce dernier un de ces entretiens qui décident de toute une vie.

Fort de l'amour d'Armande, fort du secret de sa naissance, qu'il possédait, il avait voulu obliger M. de Lançon à prendre un parti.

Pendant près de deux mois, ce dernier avait fait de fréquents voyages à Londres ; il s'était livré à des recherches actives sur l'existence d'un testament au profit d'Armande ; mais il n'avait rien découvert.

Georges l'attendait avec impatience ; dès qu'il apprit son retour, il demanda à le voir.

En toute autre circonstance, M. de Lançon aurait refusé de le recevoir, mais à ce moment le moindre indice pouvait le mettre sur la voie, et il l'accueillit avec empressement.

M. de Lançon espérait apprendre si Georges avait en sa possession les moyens de prouver l'identité d'Armande, et dès qu'il acquit la certitude qu'il ne savait rien, il devint impénétrable lui-même, et recouvra toute sa hauteur et son dédain.

Georges revenait donc désespéré, quand il rencontra Evrard, et cette rencontre ranima un moment toutes ses espérances.

—Vous ! vous, Evrard, lui dit-il vivement ; d'où vient que je vous retrouve ici, à cette heure, et avec de telles paroles ?

—La misère, répondit-il avec un accent de profonde amertume.

—Et Blanchette ?

—Elle souffre... elle est alitée.

—Et vous ne vous êtes pas adressé à moi, vous ne m'avez pas écrit ?

—J'en ai eu l'idée, mais Blanchette le défendait.

—Pauvre enfant !... murmura Georges. Ah ! Dieu merci, je vous ai retrouvé et maintenant elle ne souffrira plus. Vous allez me conduire auprès d'elle.

—Je le veux bien, car je suis sûr que cela lui fera plaisir ! la chère âme...

—Mais elle est donc bien malade ?

Evrard prit les deux mains de Georges et étouffant un sanglot :

—Elle se meurt...

—Vous vous trompez sans doute.

—Non, je ne me trompe pas. Oh ! le médecin n'a rien dit... il sourit même quand je lui demande des nouvelles de Blanchette. Dame ! c'est naturel... on ne peut pas dire comme ça à un père que son enfant va mourir. Ce serait affreux, n'est-ce pas ? mais un père, ça voit avec son cœur, et j'ai vu.

—Quoi donc ?

—Il y a trois mois, elle était si jolie encore, ma petite Blanchette ! Te la rappelles-tu ? seulement, moi, je la vois toujours, un peu pâlotte, peut-être, mais jolie, avec des petites couleurs délicates sur ses joues fraîches ; deux beaux yeux qui vous regardaient jusqu'au fond du cœur, et une voix caressante et douce comme une musique, tandis qu'à présent...

—Eh bien ?

—A présent, vois-tu, il y a comme un voile sur tout cela... L'œil est devenue terne, son front a la couleur mate de la cire ; plus de fraîcheur sur les joues, plus de sourire sur les lèvres... A de certains moments même, je ne la reconnais pas.

—C'est horrible !

—Oui, horrible, et ce n'est pas tout.

—Qu'y a-t-il encore.

—Naguère, j'aimais à la faire parler. Elle vous avait un petit babil qui ne tarissait pas. Ça ne signifiait rien peut-être, mais c'était si intéressant à écouter. Eh bien ! aujourd'hui, plus un mot ; un silence oppresse, qui n'est interrompue de temps à autre, que par une toux opiniâtre et sèche. Et moi, quand quand j'entends cette toux, ça me brise la poitrine.

Evrard sanglotait en parlant ainsi ; Georges ne put s'empêcher de lui prendre les mains et de les lui serrer.

—Voyons ! voyons ! dit-il avec une brusquerie émue, il ne faut pas se laisser abattre si facilement. Qui sait ? peut-être vous alarmez-vous à tort. Je vous enverrai un bon médecin ; il la verra et réussira sans doute à la sauver. D'ailleurs, ajouta Georges, il y a quelque chose de bien étrange dans la rapidité foudroyante avec laquelle cette maladie s'est développée. Il y a trois mois à peine elle ne souffrait pas...

—Oui ! trois mois, répéta Evrard comme se pariant à lui-même.

—Il doit y avoir là une cause mystérieuse.

—Il y en a une.

—Et votre médecin ne l'a pas devinée ?

—Oh ! toute la médecine n'y ferait rien...

—Qu'est-ce donc ?

Evrard remua la tête avec tristesse :

—La pauvre Blanchette mourra avec le secret qui la tue, répondit-il lentement, et ce n'est pas à moi à le faire connaître...

—Elle aime quelqu'un, peut-être ! s'écria Georges.

Evrard fit un mouvement.

—En voilà assez, dit-il avec force ; il est tard... elle est seule, à cette heure, et elle m'attend sans doute. Viens ! viens ! et ne perdons pas de temps !

Ils partirent.

Chemin faisant, Georges fit composer l'ordonnance qu'Evrard portait avec lui, et, malgré l'heure avancée de la nuit, il voulut aller juger par lui-même de l'état de Blanchette, à laquelle il avait voué un sincère et profond attachement.

Ils marchaient vite et bientôt ils eurent atteint les hauteurs de Belleville.

Evrard pénétra dans l'allée, et, suivi de près par Georges, il arriva dans la cour, où était la porte de son petit logement.

—C'est singulier, répondit Evrard, toutes les nuits, j'allume une petite veilleuse auprès de son lit, et cependant, voyez, il n'y a pas de lumière.

—Elle aura éteint la veilleuse, objecta Georges.

—Oui... c'est cela... ce doit être cela... Mais c'est singulier tout de même.

Et il entra dans la première chambre.

D'une main impatiente, il alluma une lumière, et, adressant un signe à Georges pour lui recommander de faire silence, il pénétra dans la chambre de Blanchette.

Georges attendit.

A peine Evrard eut-il fait quelques pas dans la seconde chambre, que presque aussitôt un cri terrible retentit, et que le malheureux reparut, le visage livide, les yeux hagards, les cheveux hérissés

—Qu'y a-t-il ? demanda Georges.

—Ma fille ! ma Blanchette ! répondit Evrard avec égarement.

—Elle est morte !

Evrard lui prit le bras et l'entraîna dans la chambre de sa fille.

—Regarde ! ajouta-t-il avec fureur.

Un grand désordre régnait de tous côtés ; à droite et à gauche, les meubles avaient été renversés et fouillés ; le lit défilait témoignait d'une lutte violente. Mais la chambre était déserte, et Blanchette avait disparu.

### XIX

Evrard resta un moment accablé et indécis ; mais l'énergie qui l'avait abandonné reprit bientôt toute sa force, et il tourna vers Georges un visage résolu.

—Attends-moi là, dit-il d'une voix ferme, je reviens tout de suite.

—Où allez-vous ? Que voulez-vous faire ?

—Attends... attends.

Evrard sortit, monta l'escalier quatre à quatre, et alla réveiller la femme qui, depuis quelques jours, avait pris soin de sa fille.

—Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? demanda l'excellente femme en remarquant le désordre d'Evrard.

Celui-ci lui expliqua en peu de mots la disparition de Blanchette, et lui demanda si elle n'avait rien à lui apprendre qui pût l'éclairer et diriger ses recherches.

—Je ne sais qu'une chose, répondit la femme ; il y a environ deux heures, j'étais auprès de Blanchette, j'allais la quitter, quand une femme s'est présentée et a demandé à lui parler.

—Une femme, interrompit Evrard.

—Je l'ai conduite auprès de Blanchette, et, des qu'elle l'eut aperçue, elle fit un mouvement singulier ; ses joues se colorèrent, et elle me pria avec vivacité de la laisser seule.

—Mais quelle était cette femme ?

—Je l'ignore.

—Était-elle grande ou petite, brune ou blonde, jeune ou âgée ?

—Elle peut avoir quarante ans à peine ; elle est brune et de taille moyenne.

—C'est elle, murmura Evrard ; c'est la Louve !

—Vous la connaissez ?

—Oui, oui... mais continuez... Après ? après ?

—Après ? poursuivit la femme, je suis rentrée chez moi... Je n'étais pas très rassurée... Mais cependant, je mentirais si je disais que j'étais inquiète... Alors, mon mari est arrivé. Il m'a dit qu'il avait vu une voiture à la porte, et après avoir écouté quelque temps, nous nous sommes couchés.

—Et c'est tout ?

—C'est tout.

Quand la femme eut fini de parler, il la remercia, et, après

lui avoir promis de lui apporter les nouvelles qu'il recueillerait, il s'éloigna brusquement et revint à son logement.

Georges l'y attendait.

—Rien ! elle ne sait rien, répondit Evrard, mais j'ai deviné.

—Quoi donc ?

—Une femme est venue ici tout à l'heure, et, cette femme, ce ne peut être que la Louve.

—En êtes-vous sûr ?

—Je n'en suis pas sûr, mais je vais le savoir. Ah ! il faudra bien qu'on s'explique, que l'on me rende ma fille... ou sinon !...

Evrard fit un geste violent. Son exaltation prenait des proportions terribles. Son œil était traversé de fauves effluves, et il marcha résolument vers la porte.

—Où allez-vous ? fit Georges, presque effrayé de l'état dans lequel il le voyait.

—Chercher Blanchette !... s'écria Evrard.

—Mais vous ignorez où elle est...

Evrard secoua la tête avec une sombre énergie.

—J'ignore où elle est... répondit-il avec force, ça, c'est vrai ; mais je sais où trouver les misérables que je soupçonne, et c'est là que je vais.

—Prenez garde !

—A quoi, petiot ?

—Vous êtes irrité... la colère vous emporte ; vous ne vous possédez plus... attendez au moins que le calme vous soit revenu.

Evrard poussa un éclat de rire nerveux :

—Attendre, dit-il avec une sanglante ironie, tu me conseilles d'attendre, toi... et tu ne sens pas mes veines qui brûlent, mon cœur qui bat à briser ma poitrine... Non ! non ! mes oreilles bourdonnent, vois-tu... j'ai un voile devant les yeux. Malheur à eux... il faut que je parte. Adieu...

—Evrard !

—Ne me touche pas.—Laisse-moi m'éloigner.—Adieu ! adieu.

Georges tenta encore de le retenir, mais le malheureux le repoussa avec force, franchit l'allée en deux bonds, et se mit à descendre la rue avec rapidité.

Cinq minutes plus tard, il arrivait à la barrière, tournait à gauche, et se dirigeait d'un pas assuré vers une maison mal famée qu'il avait connue et fréquentée autrefois.

La maison était hermétiquement fermée. Aucune lumière ne brillait à l'intérieur, elle était enveloppée d'ombre et de silence. Mais Evrard connaissait les êtres de longue date, et il marcha sans hésitation vers une porte bâtarde qui ouvrait sur le jardin de l'établissement.

D'un coup de pied adroitement appliqué, il en fit voler deux planches en éclats—et un coup d'épaule vigoureux acheva l'œuvre de démolition.

La porte ainsi ouverte, il pénétra dans le jardin et s'avança vers la maison où le bruit qu'il venait de faire avait été entendu, et dont les fenêtres du rez-de-chaussée s'étaient tout à coup éclairées.

—Qui va là ? cria une voix rauque et menaçante.

—Ouvre, imbécile... répondit Evrard.

—Mais, qui es-tu ?...

—Attends, je vais te le dire...

Et il fit contre la porte de la maison ce qu'il avait fait contre la porte du jardin.

Elle céda, et Evrard sauta dans la salle du rez-de-chaussée.

Il y avait là cinq à six hommes qui s'étaient levés haenants à cette brusque apparition ; mais l'un de ces hommes avait déjà reconnu celui qui venait d'entrer, et il était allé à lui.

—Evrard ! s'écria-t-il en lui tendant la main.

Mais Evrard le repoussa sans l'entendre.

—Ce n'est pas à toi que j'ai affaire ! répondit-il d'un ton bref.

—A qui en veux-tu donc ?

—Depuis quelques jours, j'ai aperçu la Louve dans les envi-

rons, elle vient souvent ici, elle doit y être venue ce soir, et je veux savoir si elle y est encore.

Et, en formulant cette question, Evrard promenait un œil farouche sur ses auditeurs.

Ceux-ci se turent un moment avec embarras, et quelques regards se dirigèrent même furtivement vers un cabinet.

Evrard surprit ces regards au passage, et tout son être tressaillit.

Il se dirigea aussitôt vers le cabinet.

Mais au moment où il allait y entrer, la porte s'ouvrit, et un homme parut.

C'était Balcam !

Evrard poussa un cri d'immense satisfaction et se précipita vers lui :

—Je ne m'étais donc pas trompé, dit-il avec un élan de joie folle, ce sont eux qui ont fait le coup. La Louve est ici.

—Elle n'y est plus, répondit Balcam.

—Mais Blanchette ! Blanchette, tu sais où la retrouver ?

—Peut-être...

—Ah ! tu vas me le dire...

—Venez... Evrard... fit Balcam ; venez... nous avons à causer, et nous serons mieux, pour cela, dans le cabinet.

Et il entraîna Evrard dans la pièce voisine, dont il referma avec soin la porte.

## XX

Cependant Balcam procédait avec des allures méthodiques qui ne pouvaient longtemps convenir à Evrard.

—Voyons..., voyons, dit-il brusquement, tu m'as promis de parler..., parle.

Balcam sourit imperceptiblement.

—Soyons plus calmes, dit-il au bout d'un instant, je comprends que ce qui vous arrive a dû éveiller votre colère, et vous inspirer des inquiétudes.

—Assez de phrases !... interrompit Evrard... Où est Blanchette ?... Tu le sais... et il faut que tu me le dises à l'instant même.

—J'ignore où est votre fille... répondit Balcam, seulement j'en ai entendu parler.

—Par qui ?

—Par la Louve.

—C'est elle qui l'a enlevée ?

—Je le suppose.

Evrard proféra une imprécation.

Depuis un moment, il se sentait gagné par une colère aveugle. Il comprenait, aux réticences de Balcam, que ce dernier connaissait toute la vérité.

Or, il y avait là, sur la table, à sa portée, un couteau ouvert, sur lequel son œil s'était arrêté à plusieurs reprises. Par un mouvement brusque, il saisit l'arme dans sa main crispée.

—Écoute, dit-il d'une voix qui tremblait de fureur, tu cherches à gagner du temps et à m'amuser. Je veux savoir tout de suite de quoi il retourne. Encore une fois, dis-moi toute la vérité, ou je te le jure, je vais te tuer là comme un chien.

Et joignant le geste à la parole, Evrard se leva et fit un pas vers Balcam, que la peur commença à troubler.

—Mais je ne sais rien... répliqua-t-il avec embarras.

—Parle !... insista Evrard.

—Je n'ai pas participé à l'enlèvement.

—Quels sont les misérables qui l'ont accompli ?

—La Louve... d'abord.

—Après ?

—Champenois et Philippe.

—Qui encore ?

—C'est tout...

—Tu mens ! Champenois et Philippe sont deux instruments stupides. Ils n'ont aucun intérêt à l'affaire ; il y a une autre raison à cette infamie, et ce sont les papiers de milady Curran, n'est-ce pas !... Mais qui a conseillé le crime ? Parle !... Au profit de qui a-t-il été exécuté !... Réponds !... mais réponds donc !

Evrard leva le bras, et comme la lame du couteau venait d'efflourer le crâne de l'Anglais, ce dernier poussa un cri et courut se réfugier dans un coin de la chambre.

C'en était fait de lui ; mais tout à coup la porte s'ouvrit, un nouveau personnage parut, et la fureur d'Evrard se trouva pour un moment distraite.

C'était M. de Lançon qui venait d'entrer.

A sa vue, un éclair de joie illumina le visage d'Evrard ; et pour ne pas être aperçu du père d'Armande, il se rejeta vivement dans l'ombre et le laissa passer.

Puis, tandis que M. de Lançon qui venait de reconnaître Balcam, s'avancait d'un pas tranquille dans la chambre, il se dirigea sur les pointes du pied, et avec des mouvements de bête fauve, vers la porte qu'il s'empressa de fermer à double tour.

Cela fait, il se retourna, et prêta l'oreille.

M. de Lançon s'était approché de Balcam et lui montrait un billet ouvert qu'il tenait à la main.

—C'est bien vous, n'est-ce pas, dit-il aussitôt, qui m'avez envoyé ce billet ?

—Moi ? balbutia Balcam, en jetant un regard oblique sur Evrard.

—Celui qui me l'a remis m'a dit qu'il venait de votre part ; il s'appelle Philippe, et c'est lui qui m'a conduit jusque'ici.

—Mais..., je ne sais..., répondit Balcam de plus en plus embarrassé. Il se sera trompé, peut-être.

—Voyons, répliqua-t-il, pourquoi dissimuler ? N'était-ce pas d'ailleurs une chose convenue ? Vous deviez vous emparer de Blanchette et forcer ainsi son père à vous livrer...

M. de Lançon n'acheva pas.

Comme il allait continuer, une main énergique et brutale s'était appesantie sur son épaule et l'avait brusquement obligé à se retourner...

—Evrard !... s'écria M. de Lançon, qui avait peine à revenir de sa surprise.

Evrard était terrible à voir.

Ses cheveux étaient hérissés sur son front ; une pâleur livide couvrait ses joues ; ses yeux avaient une fixité qui rappelait ceux de la bête fauve, et sa main brandissait le couteau dont elle était armée.

M. de Lançon fit un mouvement de recul, et son regard inquiet se tourna vers la porte.

—Oh ! elle est fermée à double tour, dit Evrard. Vous connaissez la retraite de Blanchette, continua-t-il, et je veux que vous me conduisiez près d'elle.

—Moi !

—A l'instant même.

—Mais, vous vous trompez, Evrard... et je vous jure...

—Assez !

—Je ne sais rien... On ne m'a rien dit.

—C'est faux. Ne viens tu pas de l'avouer tout à l'heure ?

—Ce que vous voulez est impossible.

—Misérable !... Mais tu ne comprends donc pas que c'est ma fille, à moi... ma fille que je te demande, et qu'il me faut !

—Voyons, où est-elle ?

—Cet homme est fou ! balbutia M. de Lançon éperdu.

—Ah ! tu as peur... tu pâlis... et tu te rappelles maintenant ce dont je suis capable !

—Evrard !

—Oui... Evrard... tu l'as dit, Evrard, l'assassin, Evrard, le condamné à mort ! C'est toi qui m'as jeté dans cette voie fatale, te le rappelles-tu ! Tu redoutais le fils de Gauthier, et tu es venu à moi... et tu m'as poussé à le perdre... et moi ! moi ! lâche que j'étais, je me suis laissé séduire parce que tu m'offrais de l'or... et qu'avec cet or... j'espérais faire ma fille riche... heureuse... que sais-je... et tu ne t'es pas contenté de cela... tu as voulu encore davantage... tu as soudoyé traîtreusement des bandits, qui sont venus m'enlever ma Blanchette, la nuit, pendant mon absence... Ah ! c'est trop et c'est assez d'infamies ! Hier encore, j'étais le crime ; maintenant, je suis le châtement. Comprends-tu ?

Pendant qu'Evrard parlait, M. de Lançon avait reculé vers

la porte... Quand il vit son terrible interlocuteur parvenu au paroxysme de la colère, il se rendit compte de la profondeur de l'abîme sur le bord duquel il se trouvait acculé, et il s'élança vers la porte, qu'il essaya d'ouvrir.

Un éclat de rire accueillit ce mouvement, et Evrard vint lui serrer le bras comme dans un étau.

—Veux-tu parler ? dit ce dernier d'un ton résolu et en secouant le front d'un air de menace.

—Mais je vous répète que je ne sais rien, répondit M. de Lançon affolé de terreur. Sur mon honneur, j'ignore ce qu'ils ont fait de Blanchette !

—Tu t'obstines à te taire ?

—Mais vous voulez donc me tuer ?..

Evrard leva le bras :

—Te tuer ! dit-il à voix ardente, te tuer ! Eh bien ! c'est cela : il me faut du sang ! Encore un crime, le dernier, celui-là ; mais j'y suis résolu, à moins que tu ne parles !

—Grâce !

—Non ! pas de grâce ! tu es entré ici, tu n'en sortiras plus ! M. de Lançon eut une lueur d'espoir ; il se pencha vers Evrard et, le regard éclairé par un sentiment nouveau :

—Evrard, lui dit-il, écoute : ce que tu veux faire est dénué de raison, et j'ai mieux que cela à te proposer. J'ai de l'or, moi, tu le sais, je suis riche... Eh bien, si tu veux me laisser partir... je te donnerai tout ce que tu voudras, et j'assurerai le sort de Blanchette.

Evrard ne répondit pas : d'un geste puissant il força M. de Lançon à tomber à genoux et se prit à le considérer un moment avec une sorte d'ivresse frénétique.

Il ne se possédait plus, le vertige s'était emparé de lui, l'arnie dont il était armé scintillait sous ses yeux, et les éclairs lui donnaient des éblouissements.

—Tais-toi ! tais-toi ! dit-il d'une voix égarée, et puisque tu refuses de me rendre ma Blanchette, puisque tu te joues de mon désespoir et de mes prières, meurs donc, misérable ! et que ta mort soit le juste châtement de ton crime !

Evrard l'abattit à ses pieds et lui enfonça son couteau dans la poitrine.

M. de Lançon poussa un gémissement, se débattit quelques minutes à peine dans les dernières convulsions de l'agonie, et presque aussitôt ses membres prirent la suprême rigidité de la mort !

## XXI

Tant qu'Evrard avait été sous l'empire de cette fièvre qui l'emportait et devait le pousser jusqu'au crime, il n'avait pas eu, pour ainsi dire, la conscience de l'acte horrible qu'il allait commettre...

Mais quand il aperçut M. de Lançon étendu sans mouvement à ses pieds, une trépidation fiévreuse agita tous ses membres, et il rejeta loin de lui, avec horreur, le couteau ensanglanté qu'il tenait encore à la main...

Assassin ! il était devenu assassin ! .. lui, le père de Blanchette... lui, le CONDAMNÉ A MORT !

Il passa ses deux mains dans ses cheveux, et pressa son crâne de ses doigts crispés.

Ces doigts criminels imprimaient, en passant sur son front, une longue trace accusatrice...

Le misérable se marquait lui-même avec le sang de sa victime !

Un quart d'heure se passa de la sorte. On eût dit qu'il n'était plus de ce monde... Il ne savait pas ce qu'il avait fait... Il n'entendait et ne voyait plus rien...

Balcam avait disparu sans qu'il s'en aperçut. Des bruits singuliers s'élevaient de la pièce voisine sans qu'il les entendit.

Enfin, cependant, le sentiment de la réalité vint l'arracher à son inaction et à sa torpeur. Il se releva d'un air résolu, et s'éloigna du lieu du crime.

Comme il traversait la salle contiguë à pas rapides, il s'entendit appeler et tressaillit.

Mais ce n'était que l'ogresse de ce tapis-franc.

—Où vas-tu ? lui dit elle à voix basse.

—Ne le vois-tu pas ? répondit Evrard... Je me sauve !

—Avec ces habits-là ? Mais regarde-toi donc... tu n'auras pas fait doux-pas... que tu seras arrêté.

Evrard frissonna, et regarda ses vêtements, —ils étaient couverts de sang.

L'ogresse haussa les épaules.

—Allons... viens, ajouta-t-elle, j'ai là-haut des nippes de rechange... on t'en prêtera quelques-unes... et au moins tu pourras sans danger te représenter dans le monde.

L'horrible femme se prit à rire en parlant ainsi, et Evrard la suivit machinalement au premier étage.

Quand il redescendit, il était à peu près transformé, et pouvait espérer tromper les regards de la police...

Mais ce n'était pas à cela qu'il songeait...

Dès qu'il fut dans la rue, le souvenir de Blanchette lui revint plus impérieux que jamais !

Où aller ?... de quel côté diriger ses recherches ?... à qui s'adresser pour obtenir quelques indices ?

Il alla et vint, roulant mille projets insensés, tantôt dirigeant ses pas vers Paris, tantôt remontant les pentes raides de Belleville.

Pendant deux grandes heures il exécuta ce manège sans prendre aucune résolution décisive, sans qu'aucune lumière se fit dans son esprit, frappé d'incertitude et d'impuissance.

Le jour était venu, les rues se peuplaient d'une population active et affairée. Evrard craignit qu'au milieu de ce mouvement son air désœuvré ne fût remarqué ; il reprit décidément le chemin de Belleville et regagna le logement qu'il y occupait.

En approchant, son cœur se serra.

Il allait revoir cette petite chambre de Blanchette, où, malgré tout, il avait passé les jours les plus heureux de sa vie.

Evrard poussa la porte de l'allée et s'arrêta stupéfait à l'entrée du petit jardin.

Chose singulière !... les fenêtres de Blanchette étaient ouvertes... et il lui sembla entendre des bruits de pas dans la chambre.

Deux cris partirent en même temps...

C'étaient le cri de Georges... et le cri de Blanchette !

Blanchette était là... Par un effet assez bizarre, ses émotions de la nuit au lieu d'aggraver son état, avaient produit une réaction.

Elle était mieux, beaucoup mieux. Peut-être aussi le retour de Georges avait-il contribué à cet heureux changement.

—Toi !... ma fille ! mon enfant ! ma Blanchette... balbutia Evrard éperdu en serrant sa fille dans ses bras... Mais comment se fait-il ?... Qui t'a enlevée, cette nuit ? Qui t'a ramenée ?

—Je vous raconterai tout cela... mon père... répondit Blanchette en souriant, pendant qu'Evrard la serrait avec ivresse contre sa poitrine.

—Mais qui est venu cette nuit ?

—C'est la Louve.

—Mais, ce matin, pourquoi te retrouvai-je ici ?

—C'est encore la Louve.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

—Ah ! je m'y perds moi-même, mon père. Cette nuit, elle est venue... je voulais résister, mais il y avait là Champenois et Philippe ; ils m'ont bâillonnée et emportée.

—Les misérables !

—Puis, on m'a conduite dans je ne sais plus quelle rue ni dans quel appartement ; seulement la Louve était toujours près de moi ; elle me disait de ne rien craindre, et qu'il ne me serait fait aucun mal.

Quelques heures se passèrent ainsi ; puis, ce matin, un homme est venu... vous savez... cet Anglais de Toulon, sir Balcam, je crois.

—Oui, oui, continue, fit Evrard avec un frisson, et qu'a dit cet homme ?

—Il avait l'air bouleversé... Il s'est enfermé avec la Louve, et, quand ils ont reparu, toutes les dispositions étaient changées, et l'on s'est empressé de me ramener ici.

—Et c'est tout ?

—C'est tout... sinon que j'ai trouvé en arrivant M. Georges, qui vous attendait en compagnie de notre excellente voisine.

Evrard ne répondit pas.

Tout s'expliquait. Balcami avait été effrayé. Il avait quitté le bouge après l'assassinat, et sa première pensée avait été de courir vers la Louve... M. de Lançon mort, Evrard devenu assassin, l'affaire était manquée, et il importait de ne pas se compromettre davantage en gardant Blanchette entre les mains.

Pendant qu'Evrard s'abandonnait à ces réflexions, Blanchette l'examinait avec surprise.

—Mais voyez donc, monsieur Georges, dit-elle tout à coup avec enjouement, voyez comme mon père est beau aujourd'hui. On dirait que vous avez acheté des habits tout neufs.

Evrard détourna la tête à ces paroles, mais il rencontra le regard de Georges qui s'était attaché sur lui avec une étrange insistance.

—En effet ! dit ce dernier, vous n'aviez pas ces vêtements cette nuit, quand je vous ai quitté.

Evrard essaya de sourire, mais il prit la main de Georges et la lui serra à la broyer.

—Georges, dit-il en même temps à voix basse, il faut que je te parle.

—Quand cela ?

—Tout de suite.

—Que s'est-il donc passé ?

—Viens ! viens !...

Et ils allaient s'éloigner. Blanchette jurut à Evrard.

—Comment, dit-elle d'une voix câline, à peine revenu, voilà déjà que vous repartez ?

—Ce n'est que pour un instant... répondit Evrard.

—Ah ! le méchant père...

—Ne me gronde pas, Blanchette... ma Blanchette bien-aimée, si tu savais comme je t'aime... et comme je suis heureux...

—Et vous partez, cependant ?

—Il le faut...

—Eh bien ! pour vous punir... je ne veux pas vous embrasser.

Evrard leva les yeux au ciel.

—O Blanchette, dit-il d'une voix profonde, embrasse-moi, au contraire... embrasse-moi avec toute ton âme, avec ton cœur tout entier... Ma Blanchette, mon plus doux et mon plus cher trésor, embrasse-moi, avec le souvenir de cette nuit, comme si nous ne devions plus nous revoir... comme si ce devait être notre dernier baiser.

Blanchette regarda son père avec étonnement.

—Comme vous dites cela, fit-elle avec trouble.

—C'est que j'ai bien souffert, mon enfant, répondit Evrard.

—Ah ! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas ?

—Non ! non, jamais ! jamais !

Et il prit Blanchette dans ses bras, et pendant quelques secondes, il oublia ses lèvres avides et folles dans ses cheveux et sur son front.

Puis, il lui envoya un dernier baiser de la main et s'éloigna en entraînant Georges.

## XXII

Dès qu'ils eurent fait quelques pas, Evrard se tourna vers Georges.

—Georges, lui dit-il d'une voix abattue, mais vibrante encore, Georges, je suis perdu !...

—Perdu ! répéta le jeune homme.

—Il y a une heure, j'ai assassiné un homme.

—Vous !

—J'étais fou. Je n'avais plus la tête à moi. Je suis redevenu en une seconde ce que j'étais autrefois.

—Ah ! malheureux !

Evrard remua la tête avec un profond désespoir :

—Tu m'as dit une fois que le ciel avait fait pour moi un

miracle : j'étais sauvé, quoi ! j'avais trouvé ouverte devant moi une porte par laquelle je pouvais rentrer dans la vie. Il m'était si facile de devenir honnête, de racheter, par le repentir et le travail, les crimes d'un passé terrible. Tout m'y conviait, j'aimais ma Blanchette... comme peut-être jamais père n'aima son enfant. Pour elle, j'aurais dû tout tenter... Eh bien, non ! non ! je n'ai rien compris, rien !... l'abîme était là, et je me suis laissé entraîner de nouveau.

—Et vous n'essayez pas de fuir ?

Evrard fit un geste découragé.

—Fuir ? répondit-il avec amertume, pourquoi donc faire ? Est-ce que j'en aurais le courage et l'énergie... à présent ?

—Et puis, ajouta-t-il en saisissant le bras de Georges, l'instinct remarquée, ce soir, comme elle était pâle, n'est-ce pas... Elle s'efforçait de sourire... pour ne pas m'effrayer, la pauvre âme... mais je l'ai bien vue... Mon cœur s'est serré affreusement, et sais-tu l'idée qui m'est venue, alors ?...

—Quelle idée ?

—C'est horrible !

—Parlez.

—Moi qui, hier, aurais donné ma vie pour ajouter à la sienne, je ne demande plus au ciel qu'une faveur, une seule, qu'elle meure avant moi.

—Que dites-vous ?

—Ah ! si Blanchette mourait aujourd'hui, elle n'apprendrait pas, du moins, le sort qui m'attend.

Georges garda un moment le silence. Ils marchaient lentement l'un à côté de l'autre, diversement impressionnés, mais en proie tous deux à une profonde et cruelle émotion.

—Enfin, que comptez-vous faire ? reprit tout à coup le jeune homme en relevant son regard sur Evrard.

—Eh ! que veux-tu que je fasse ? répondit ce dernier ; dans une heure je me serai constitué prisonnier.

—Mais on sera sans pitié, cette fois.

—Je l'espère.

—C'est la mort qui vous attend.

—Eh bien !... la mort, soit, répliqua Evrard avec violence.

Georges tressaillit. Ils étaient arrivés au coin d'une rue, et au moment où ils allaient en tourner l'angle, ils aperçurent à quelque distance la lanterne rouge que l'on peut remarquer, à Paris, à la porte de toutes les maisons où demeure un commissaire de police.

—Je ne vais pas plus loin, dit Evrard d'un ton résolu et en s'arrêtant.

—Vous voulez donc donner suite à votre projet ? fit Georges qui comprit ce qu'il allait faire.

—Je n'ai plus qu'une prière à t'adresser.

—Ah ! dites ! dites !

—Tu sais combien j'aime ma Blanchette, n'est-ce pas ?

—Je veillerai sur elle.

—Elle est malade, vois-tu, et elle a besoin de bien des soins, qui sait !... il ne lui reste peut-être que quelques jours à vivre... mais je voudrais que ces derniers moments fussent exempts de misère.

—Elle ne manquera de rien, je vous le jure.

—Bien !... bien !... merci... tu es bon, toi, et sois tranquille, cette fois, je saurai le reconnaître.

—Est-ce tout ?

—Non, si elle demandait après moi—c'est probable, cela—en ne me voyant pas revenir, elle va s'inquiéter, s'effrayer même, j'en suis sûr,—eh bien, invente quelque chose, ce que tu voudras, écarte toutes les personnes qui pourraient lui dire la vérité... fais en sorte, si elle doit mourir bientôt, que ce ne soit pas moi qui la tue... tu me le promets ?

—Sur mon honneur.

—Adieu, alors... Ah ! un dernier mot encore...

—Je vous écoute.

—Je t'ai dit tout à l'heure que je venais d'assassiner un homme.

—Eh bien ?

—Eh bien, cet homme, c'est M. de Lançon.

—Est-ce possible ?...

Et pendant que Georges s'éloignait rapidement à cette nouvelle, Evrard tournant brusquement le dos, se dirigeait vers la maison à la lanterne rouge.

Mais à peine eut-il perdu Georges de vue, qu'il se trouva en face d'une femme qui l'arrêta.

C'était la Louve !

Evrard avait réussi à ramener le calme dans son esprit ; à la vue de la Louve, toute sa violence sembla se ranimer.

—Ah ! c'est toi ! s'écria-t-il, c'est toi qui m'as poussé à ce crime...

—Mais je viens te sauver ! répondit la Louve.

—Me sauver ?...

—Tout est prêt... je te cherchais, je t'ai suivi... Champenois et Philippe t'attendent. En quelques heures, nous aurons gagné la frontière...

—Mais la police ?

—Elle ne sait rien... M. de Lançon est encore chez la mère Loustalot. On ne dira rien jusqu'à ce soir, elle l'a promis, et d'ici là, nous pouvons fuir.

Evrard passa sa main dans ses cheveux. Une sueur froide inondait son front ; un rayon d'espoir pénétrait encore un peu dans l'ombre de son âme, et il revenait à la vie.

Il suivit la Louve, machinalement d'abord, puis, avec ce sentiment puissant de la conservation qui se développait peu à peu en lui.

En peu de temps, ils arrivèrent chez la mère Loustalot.

Champenois et Philippe étaient au rendez-vous.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait se hâter. Ils ne s'oublièrent pas en paroles inutiles, et dès que tout eut été convenu, la Louve et Evrard sortirent pour se rendre au chemin de fer.

Mais sur le seuil de la porte ils rencontrèrent Balcam.

—Où allez-vous ? demanda celui-ci.

—Nous fuyons, répondit la Louve.

—C'est inutile, dit l'Anglais... les agents me suivent ; des ordres sont donnés de tous côtés... Evrard va être pris !...

Evrard poussa un cri de rage à ces paroles. Il s'était déjà repris à la vie... Il retomba lourdement dans la réalité...

Balcam l'entraîna à l'écart.

—Tout n'est pas perdu encore, ajouta-t-il à voix basse ; laissez-vous arrêter aujourd'hui, et demain j'irai moi-même vous offrir la liberté.

—Toi !... fit Evrard.

—A une condition.

—Laquelle ?

—Toujours la même... M. de Lançon est mort... mais Armande vit... Il me faut les documents que je t'ai déjà demandés.

—Et tu me sauveras ?

—Je te sauverai.

—Que faire ? que faire ?

—Tu hésites ?

Le malheureux allait répondre, mais à ce moment même la maison de la mère Loustalot fut entourée, et des agents de la police se précipitèrent sur Evrard.

### XXIII

Six semaines s'étaient écoulées.

Evrard avait été arrêté, jeté en prison et jugé.

Pour la seconde fois, il était condamné à mort.

Du reste, il n'avait pas essayé de nier le crime dont il était accusé. Il avait subi son arrêt, sinon sans pâleur, du moins sans colère et sans révolte.

Il n'avait pas voulu signer de pourvoi en grâce. A peu de chose près, il savait le nombre de jours qui lui restaient à vivre, et il ne tenait pas à l'augmenter.

Il était résolu à mourir. Il avait habitué son cœur à cette idée. Il était las, découragé, il ne se fût pas senti la force de recommencer.

Toutefois, quand il se retrouva dans cette fatale cellule d'où il était parti quelques mois auparavant, une émotion superstitieuse le saisit... Tout était à la même place, et le malheureux, pris dans la camisole de force, pouvait encore entendre, comme naguère, le pas régulier et monotone de la sentinelle qui veillait à sa porte !

Seulement, à ce moment, Evrard aperçut, le long du mur froid et nu, un objet qui, la première fois, ne l'avait pas frappé.

C'était un christ !

Un grand christ d'ivoire... sur sa croix d'ébène !...

Pourquoi ne l'avait-il pas remarqué naguère ? Il ne se le rappelait plus. Mais à partir du moment où il l'aperçut, ce christ l'occupait tout entier.

Ah ! il avait bien besoin d'une consolation sainte, car, depuis quelques jours, il y avait une pensée terrible qui le quittait rarement.

Blanchette sa fille... son enfant adoré ?

Il ne l'avait plus revue ! Une semaine s'était écoulée sans qu'on lui en eût parlé.

Qu'était-elle devenue ?

Jusqu'alors, Georges lui avait fait passer régulièrement des nouvelles. Mais depuis huit jours, il avait vainement interrogé son gardien... il ne savait plus que penser.

Et pendant les heures s'écoulaient rapides, et la dernière n'allait peut-être pas tarder à sonner...

Une nuit... une nuit terrible... il était étendu sur son lit, le cœur en proie à mille inquiétudes, quand tout à coup la porte de sa cellule s'ouvrit, et un homme entra.

C'était l'aumônier de la prison.

Involontairement il frissonna et comprit.

Mais il ne voulait pas se laisser abattre par l'émotion qui venait de le saisir, et il fit un héroïque effort sur lui-même pour se contenir.

D'ailleurs, il venait de reconnaître l'abbé Charles, et un nouveau sentiment l'avait pénétré.

Evrard subissait à son insu, depuis quelques jours, une transformation étrange, dont, par instants, il s'étonnait lui-même.

Il glissait lentement sur une pente insensible qui devait l'amener au repentir. Ce n'était pas la foi encore, mais, à de certains moments, l'horizon s'élargissait et découvrait à son regard surpris des perspectives jusqu'alors ignorées.

—Me reconnaissez-vous, mon ami ? demanda l'abbé d'une voix douce et émue.

—Oui, monsieur l'abbé, répondit Evrard, et je sais aussi pourquoi vous venez.

—Il faut du courage.

—Oh ! j'en aurai.

—Il faut surtout, mon ami, songer à sortir de cette vie par la porte du repentir et de la prière.

Evrard ne répondit pas... Il regarda l'abbé Charles, et, un moment, son regard prit une douloureuse expression.

—J'ai voulu prier, dit-il peu après ; mais, depuis quelques jours, cela m'est impossible.

—Pourquoi ?

—Je pense à ma pauvre Blanchette... et, chaque fois que cette pensée me vient, mon cœur se gonfle, mes yeux s'emplissent de larmes... Vous n'avez pas vu Georges, monsieur l'abbé ; il ne vous a pas parlé d'elle ?... Qu'est-elle devenue, mon Dieu ?

L'aumônier hésita une seconde, puis il lui prit les mains.

—Mon ami, lui dit-il d'un accent brisé, je vous ai dit d'avoir du courage.

—Ah ! elle est morte ! interrompit Evrard avec un cri.

—Non ; Blanchette vit, mais elle est très souffrante depuis deux jours.

—Et Georges qui m'avait promis de ne pas la quitter !

—Georges a tenu sa promesse. Vous avez donné des indications complètes sur le crime reproché à son père, et Georges vous en restera reconnaissant. Blanchette est en ce moment

auprès de mademoiselle Armande, et elle reçoit tous les soins que réclame son état.

—Mais elle se mourt, n'est-ce pas ?

—Elle est fort mal, du moins.

Evrard prit son front dans les mains et fondit en larmes.

—C'est moi qui l'ai tuée... voyez-vous, dit-il en sanglotant.

C'était un corps délicat, mais elle aurait vécu longtemps...

Seulement, il lui fallait un milieu honnête, un air plus pur...

Si vous saviez comme elle m'aimait, monsieur l'abbé. Ah !

J'aurais voulu la revoir encore une fois, embrasser ses jolies

joues si pâles, ses yeux si doux, ses deux petites mains, si

petites qu'elles auraient joué toutes deux dans la mienne !

Mais non, non, ce n'est pas possible...

—Elle est alitée ?

—Oui.

—Alitée, mourante. Oh ! l'horrible destinée ! deux fois

j'ai passé auprès du bonheur, et deux fois j'ai détourné la tête.

Tenez ; ce qu'il y a de plus affreux, à cette heure, c'est de

mourir ainsi, de se séparer sans savoir si on se reverra jamais.

—Mais vous la reverrez, mon ami, dit l'abbé avec un sin-

gulier accent.

—Moi ? fit Evrard en relevant le front.

—Cela dépend de vous.

—Comment cela ?...

—Il faut prier !

Evrard remua tristement la tête.

—Prier ! répéta-t-il ; sans doute ; il me semble, en effet, que la prière me consolera... Mais Dieu ne me connaît pas, moi !

—Dieu connaît tous ceux qui souffrent, mon ami, et il les aime, en dépit de leurs fautes et de leurs crimes !

Evrard courba le front.

—Eh bien, je prierai, répondit-il d'un ton résolu, je vous crois... D'ailleurs, j'ai à demander à Dieu une chose suprême, et si je puis espérer qu'il me l'accordera, je mourrai moins inquiet.

—Qu'est-ce donc ?

—Que Blanchette ne sache rien, monsieur l'abbé ; qu'elle ignore tout ; que l'on éloigne d'elle cette cruelle et dernière et douloureuse épreuve, et alors...

L'abbé Charles allait répliquer, mais au moment où il se penchait vers le malheureux condamné, un bruit s'éleva à la porte de la cellule, la porte s'ouvrit et Blanchette entra.

## XXIV

### L'EXPIATION.

C'était Blanchette : mais, tandis que le cœur d'Evrard la reconnaissait, ses regards effarés la cherchaient avidement sous la pâleur malade qui couvrait ses traits.

Blanchette était méconnaissable.

Le pur ovale de son visage s'était creusé ; les pommettes de ses joues avaient pris une teinte colorée, et ses yeux brillaient d'un feu ardent et sombre.

En entrant dans la cellule, elle jeta un petit cri, faible et doux, qui sembla lui déchirer la poitrine, et, croisant ses deux bras sur son sein, elle se précipita vers le lit où Evrard était étendu, et courut présenter son front à ses baisers.

—Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle.

Et elle joignit les mains, et elle se prit à sangloter.

Evrard ne répondit pas... Il suffoquait... Ce qui lui restait d'énergie et de force s'était brisé à cette vue.

—Mais quel est donc le misérable qui t'a appris ? demanda-t-il enfin, en se soulevant avec effort.

—Ah ! n'accusez personne, mon père, interrompit Blanchette... On ne m'a rien dit... ; j'ai tout deviné.

—Toi ?

—Croyez-vous donc que je n'aie pas souffert de votre absence ?... Si vous saviez toutes les idées qui sont venues me visiter... Ah ! j'étais loin cependant de soupçonner la vérité.

—Mon Dieu !

—J'attendais toujours... ; on me trompait... Je laissais dire, mais j'avais peur...

—Quel supplice !

—Ce soir, continua Blanchette, Georges et Armande étaient près de mon lit, tristes... préoccupés... sombres !... Ils me croyaient endormie... mais je les épiais... Mon regard suivait leurs moindres mouvements, et je cherchais à lire sur leur physionomie... Alors Georges a fait un signe mystérieux à Armande, et mettant un doigt sur ses lèvres, il s'est penché à son oreille... .

Je n'ai entendu qu'un mot, mon père... un seul... mais tout mon sang s'est glacé dans mes veines, et je me suis dressée sur mon lit.

—Qu'avais-tu donc entendu ?

—Georges avait dit : *c'est pour cette nuit !*

—Ah ! malheureuse...

—A ce moment, une lumière a traversé mon esprit, et j'ai tout compris : c'était affreux, n'est-ce pas ? Mais Dieu a eu pitié de moi ; il m'a donné la force qui me manquait. J'ai sauté à bas de mon lit, et pendant qu'on me suppliait de rester, de ne pas aggraver mon état par une imprudence, je me suis habillée à la hâte, et je suis venue.

—Pauvre Blanchette !...

—Mais c'est donc vrai, ce qu'ils ont dit ?

—C'est vrai.

—Condamné ! condamné à...

Blanchette ne put achever... elle cacha sa tête dans la poitrine d'Evrard, et se laissa tomber éperdue auprès du lit.

Cependant l'abbé Charles, qui jusqu'alors s'était tenu agenouillé au pied du Christ, venait de se relever en proie à une émotion profonde, et avait tourné un visage inquiet du côté du groupe désolé que formaient le père et la fille.

Deux pensées également terribles s'étaient tout à coup emparées de lui.

Il se disait que l'heure fatale approchait, et que dans un instant, la justice inexorable allait venir chercher le criminel pour le mener à l'échafaud... et il se demandait si la pauvre enfant qui était ici pourrait supporter la douleur d'une pareille séparation...

Il fallait la prévenir cependant, et il s'effrayait lui-même à l'idée du coup qu'il allait lui porter.

Il fit un pas vers Evrard, — mais ce dernier vint de relever le front, et son regard enveloppait Blanchette avec une inexprimable tendresse.

—Blanchette ! dit-il à voix basse, et comme s'il eût eu peur d'éveiller l'écho de la redoutable cellule.

Blanchette le regarda à travers ses larmes.

—Voyons, mon enfant, continua Evrard... il faut être forte et courageuse... Ta présence m'a fait du bien, je suis bien heureux de t'avoir vue... Mais tu ne peux rester ici maintenant, et il faut songer à t'éloigner.

—Partir ! fit Blanchette en secouant la tête, comme au sortir d'un rêve.

—Ils vont venir...

—Qui cela ?

—Tu ne comprends donc pas ?

Blanchette se tourna avec égarément, vers l'abbé Charles, qui n'avait pas cessé de l'observer.

—Que dit-il ? demanda-t-elle d'une voix égarée.

—Votre père a raison, répondit l'abbé Charles. Votre présence, si elle se prolongeait plus longtemps, deviendrait cruelle pour Evrard, et je vous engage...

Blanchette tordit ses bras par un geste de désespoir violent, et ses joues devinrent livides.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle avec effort, il n'y a donc plus d'espoir ?

—Ne le saviez-vous pas ?

—Est-ce qu'on croit jamais à ces choses-là ? c'est horrible d'y arrêter sa pensée... Et moi ! moi !...

—Qu'avez-vous ?

L'abbé Charles prit les mains de Blanchette, et la soutint un moment dans ses bras.

--Je ne sais, répondit la pauvre enfant ; il me semble qu'il y a comme un voile devant mes yeux... Oh ! je souffre !

--Asseyez-vous.

--Non... monsieur l'abbé, non... attendez. C'est étrange...

--Quoi donc ?

--Ce que j'éprouve.

--Je vais appeler... il vous faut de l'air... il y a là un médecin.

Et comme l'abbé cherchait à l'entraîner vers un siège, placé non loin du lit d'Evrard, Blanchette s'accrocha à sa robe avec ses doigts crispés.

--Ah ! ne me quittez pas, murmura-t-elle doucement et en s'efforçant de lui parler à l'oreille.

--Pourquoi cela ?

--Je vais mourir...

--Vous ?

--Je le sens.

--Mais c'est impossible !

Blanchette eut un sourire céleste.

--C'est Dieu, dit-elle, qui me fait cette grâce... J'avais raison d'espérer en sa bonté, et je n'ai plus qu'une grâce à vous adresser.

--Blanchette...

--Monsieur l'abbé... vous prierez Dieu pour mon père, n'est-ce pas ?... afin qu'il nous réunisse près de lui...

Et en disant ces mots, elle s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie sur une chaise...

A cette vue, un cri retentit dans la cellule.

Evrard avait suivi avec une poignante anxiété, la scène qui se passait sous ses yeux, et il n'avait pas tardé à en comprendre toute l'affreuse réalité.

Il bondit avec force, sous sa camisole de force, et étendit ses bras vers sa fille.

--Blanchette ! Blanchette ! s'écria-t-il effaré.

Blanchette fit un mouvement, rouvrit les yeux, et eut la force de sourire une dernière fois.

--Père ! dit-elle d'une voix mourante, je suis heureuse, je vais vous attendre, Dieu aura pitié... je le vois et je le...

Puis ce fut tout. Sa tête décolorée pencha languissamment sur son épaule ; un dernier souille souleva sa poitrine, et son âme quitta pour toujours son enveloppe terrestre.

Un déchirement épouvantable se fit alors dans le cœur du condamné. Il s'arracha avec violence de son lit... et un blasphème horrible s'échappa de ses lèvres.

--Malheureux ! interrompit l'abbé Charles, devenu grave et sévère.

--Mais elle est morte ! elle est morte !

--A genoux, donc... et prions... répondit le prêtre. Mais à ce moment, un grand bruit s'éleva à la porte de la cellule, et le gardien chef, le directeur de la prison, l'exécuteur des hauts faits, apparurent sur le seuil.

Evrard jeta un cri.

--Ah ! enfin !... enfin !... dit-il, avec un frémissement.

--Vous êtes prêt ? lui demanda-t-on.

--Oui, partons ! messieurs ! ne perdons pas une seconde...

Maintenant, voyez-vous, la vie me fait peur... J'ai hâte de me réfugier dans la mort... partons !...

On se mit en marche.

Il y avait foule sur la place de la Roquette, comme toujours. Mille regards avides épiaient le moment où les portes de la prison allaient s'ouvrir. On entendait de loin les flots de la foule se soulever avec des grondements pareils à ceux de la mer.

Mais Evrard ne prit pas même garde à ce qui se passait sur le chemin qu'il allait parcourir, il ne jeta même pas un regard à cette foule cruelle. Il marcha d'un pas ferme... Cette mort, -- qui était l'expiation de son passé, -- lui semblait désormais comme une rédemption... Il allait payer à la société, justement courroucée, la dette de sang qu'il avait contractée envers elle...

Et tout en marchant, il écoutait les paroles du saint aumônier qui l'accompagnait.

En arrivant aux premières marches de l'échafaud, il leva les yeux au ciel, et on eût dit que son âme s'élançait tout entière vers Dieu.

L'abbé lui présenta le Christ et il le baisa.

Puis il monta les degrés de l'horrible machine.

Une minute plus tard, le père était allé rejoindre la fille !...

Il n'y avait plus de Blanchette ni d'Evrard dans ce monde. Dieu les avait-il réunis dans l'autre ?...

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

## LES ECUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNIERES

### ETRENNES !

## CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

*Avec Indications Historiques*

PAUL ET VIRGINIE . . . . .	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE . . . . .		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS . . . . .		50 "
LE SPORT . . . . .		50 "
LA MARINE . . . . .		45 "
LES BEAUX ARTS . . . . .		40 "
TORRÉADOR . . . . .		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU . . . . .		30 "
CUPIDON . . . . .		25 "
ENLUMINÉ . . . . .		25 "

*Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints*

SACRE CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE . . . . .		50 "
" " " " plus petit . . . . .		40 "
ENFANTS DE MARIE . . . . .		30 "

Aussi--Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

## GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

## EDWARD STUART

1854--RUE NOTRE-DAME Ouest--1854  
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUBES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

*Articles en Fourrures de Premier Choix,*

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.